

L'Hermitage
de



Marie.

Mercredi 24 décembre 1980

Dans l'église de Saint Antoine au nord de Marseille, les sandales de l'homme claquaient sur le sol en pierre. Il était d'une stature imposante et avait un regard effrayant que soulignaient deux yeux noirs engoncés dans des orbites proéminentes.

Le curé attendait dans le confessionnal que les paroissiens viennent laver leur âme des petits péchés du quotidien. Généralement, il ne voyait que des personnes âgées qui confessaient des disputes entre voisins. Plus rarement, il avait droit à un adultère ou à des pensées grivoises. Mais le quidam qui s'introduisit ce jour-là dans le box grillagé contigu au sien était différent. L'abbé aurait juré que c'était

un moine. Il portait une robe de bure marron et une corde en guise de ceinture. L'homme s'introduisit, s'assit, se signa et dit en latin : « pardonnez-moi mon père, car j'ai péché ».

Il raconta tranquillement la raison de sa présence. Il parla lentement, sans montrer la moindre émotion. Au fur et à mesure qu'il s'épanchait, le curé écoutait avec effroi. Quand il eut fini, il n'attendit pas la bénédiction du prêtre. Il se leva et quitta l'édifice. L'abbé essaya de se redresser, mais fut pris d'un malaise et s'écroula, les pieds dans son alcôve et le torse à l'extérieur.

En cette veille de Noël, la famille Tessardi roulait sur l'autoroute A7 en direction d'Aix-en-Provence. Le père, un

fonctionnaire paisible travaillant au bureau des cartes grises de la préfecture des Bouches-du-Rhône, avançait à soixante-dix kilomètres-heure sur la voie de droite. Il venait d'acheter une Citroën GS de couleur beige Borely, alors il ne voulait pas pousser le moteur tant que les deux milles kilomètres recommandés pour le rodage, n'étaient pas effectués. Le vendeur lui avait bien dit de ne pas dépasser les quatre-vingt-dix kilomètres par heure et deux mille cinq cents tours minute. Mais lui, était un prudent obsessionnel. Alors, les quatre-vingt-dix s'étaient transformés en soixante-dix. De plus il avait pris l'option ceintures de sécurité à enrouleur, avant et arrière. Toute la famille était attachée, lui, son épouse et ses deux enfants à l'arrière.

Ils avaient pris l'autoroute à la porte d'Aix pour se rendre dans les Alpes de haute Provence et passer le réveillon chez les parents de madame. Raymond Tessardi n'était pas pressé d'arriver là-bas, car il n'aimait pas beaucoup ses beaux-parents. Lui était un grand ponte chez EDF et elle avait été élue maire de leur village. C'était des bourgeois aisés, pour ne pas dire riches. Ils n'avaient jamais accepté que leur fille unique épouse un simple fonctionnaire gagnant le SMIG.

La GS dépassa le quartier des Arnavaux avec son marché d'intérêt national et commença à grimper la légère côte de Saint-Antoine. Il n'était que dix-huit heures, mais la nuit sans lune était d'un noir d'encre. Les phares jaunes de la Citroën avaient du mal à

percer l'obscurité. Sur leur droite s'élevait le château des Aygalades qui abritait une compagnie de gendarmerie mobile. À l'approche de l'hôpital nord, l'autoroute passait sous la ligne de chemin de fer, aussi cette portion était-elle éclairée.

Un lampadaire n'avait pas supporté le dernier coup de mistral qui avait soufflé avec des rafales de cent vingt kilomètres par heure. La coupole enfermant l'ampoule à incandescence brinquebalait et était maintenant dirigée vers la gauche. Un non-habitué aurait cru que c'était voulu, car le lampadaire éclairait l'ancien Hermitage des carmes situé sous le quartier du même nom.

Le regard de Raymond fut attiré par le faisceau lumineux. Il tourna la tête et ce qu'il vit lui fit perdre le contrôle de son véhicule.

La GS traversa les deux voies de gauche, heurta la glissière centrale et fit plusieurs tonneaux avant de s'arrêter au milieu de l'A7. Derrière, une Ami huit, arrivant à cent kilomètres-heure s'encadra dans la GS et prit feu instantanément. Plus de quarante autres véhicules créèrent le plus gros carambolage depuis que cette portion d'autoroute avait été inaugurée dans les années soixante.

À vingt heures, le bedeau de l'église de Saint Antoine arriva pour aider le prêtre à préparer la veillée de Noël. C'était la messe la plus fréquentée avec celle de paques. Prévus pour vingt-deux heures, elle accueillait généralement plus de deux cents paroissiens. Une demi-heure avant, la

chorale arriverait pour répéter les nombreux chants qu'elle entonnerait. Jean Bourlard commença par mettre en route la vieille chaudière à fioul. Deux heures pour réchauffer cet immense édifice, ce n'était pas trop. Il se rendit dans la sacristie et s'étonna de ne pas y trouver le père Joseph. Il traversa donc le chœur, la croisée du transept et arriva dans la nef. Seules quelques veilleuses éclairaient l'église, donc Jean se dirigea vers l'armoire électrique pour allumer les lustres. C'est à ce moment-là qu'il découvrit le curé allongé au sol, le corps à moitié dans le confessionnal. Il l'attrapa sous les bras et le tira. Immédiatement il comprit que l'abbé était décédé, mais tenta quand même de trouver un pouls. À vingt heures quinze, il

téléphonait aux pompiers pour signaler la mort du curé.

La caserne des marins-pompiers de Saint Antoine était déjà vide, car tout son personnel ainsi que celui de la caserne d'Arenc intervenaient sur un carambolage sur l'autoroute.

Dans un premier temps, ils essayèrent d'éteindre l'incendie. Plus d'une dizaine de voitures avaient pris feu. L'essence qui s'écoulait des réservoirs avait accéléré l'embrassement des véhicules au plus près du carambolage. Leurs occupants avaient évacué et se massaient derrière la rambarde de sécurité.

Les pompiers devaient découper les tôles qui emprisonnaient de nombreux blessés. Les cris se mêlaient à l'odeur de chairs brûlées. Les plus jeunes secouristes vomirent et durent être évacués eux aussi.

Un nombre incalculable d'ambulances s'étaient agglutinées aux abords de l'accident. L'autoroute avait été coupée dans les deux sens et la barrière centrale démontée pour permettre aux secours d'évacuer les blessés vers l'hôpital nord, qui fut rapidement débordé. Les grands brûlés furent envoyés à La Timone, derrière le stade vélodrome.

La compagnie de gendarmerie des Aygalades fut mise à contribution pour faciliter la noria de véhicules. Des phares

montés sur perches éclairaient la scène à giorno.

Dans l'église, un médecin du SAMU de l'hôpital nord constata le décès du prêtre. Ce docteur était le frère du médecin légiste à la police judiciaire de Marseille. Dès son arrivée, il avait remarqué des traces de boue sur le sol de l'église. Il demanda au bedeau, si à sa connaissance, il y avait une raison pour expliquer cette boue. Jean Bourlard répondit par la négative.

- Où avez-vous trouvé le curé exactement ?

- Il devait se tenir dans le confessionnal, car son corps était à moitié sorti de la cellule.

Le docteur Lopez ouvrit les deux rideaux de l'isoloir et constata que dans celui de gauche, il y avait également de la boue. Visiblement le curé avait entendu un paroissien puis s'était écroulé.

Son frère était actuellement chez lui à Saint Antoine pour le réveillon. Il l'appela donc. Louis Lopez le rejoignit en cinq minutes et fit la même réflexion. Aussitôt, il appela le commissariat de Saint Louis.

L'inspecteur Christophe Martin était de permanence. En temps normal, il n'aurait pas pris au sérieux cet appel pour une mort apparemment naturelle. Mais, au téléphone, il avait le médecin légiste et ami du commissaire Montagni. Il se rendit donc sur les lieux avec deux agents.

Il fit les constatations d'usage, préleva de la boue sur le sol et dans le confessionnal puis prit quelques photos.

- Dites-moi, docteur, d'après vous c'est une mort naturelle ou non ?

- Oui, inspecteur, tout me laisse à croire que le curé est mort d'une crise cardiaque, mais je me demande quelle est la cause de cette crise. De même, est-ce que la personne qui était dans l'isoloir a vu le curé mourir ? Si oui, pourquoi n'a-t-elle pas prévenu les secours ? Je vais demander une autopsie, comme ça je saurais si ce pauvre homme avait des raisons de faire une crise cardiaque.

Martin retourna au commissariat et tapa un rapport sur sa machine à écrire Remington.

Jeudi 25 décembre 1980

Au petit matin, les morts, les blessés et les occupants des voitures accidentées de l'autoroute avaient tous été évacués. Le soleil pointait ses rayons au-dessus de la colline des Aygalades. Le lieutenant Bossant, commandant en second la compagnie de gendarmerie, leva les yeux vers ce spectacle quotidien. La façade de l'Hermitage des Carmes, une vieille église troglodyte, se parait d'or. Et c'est là qu'il vit ce que le conducteur de la GS avait vu avant lui.

Martin avait réussi à dormir deux heures dans une des cellules de dégrisement

du commissariat. Le gardien de la paix du standard toquait à la porte. L'inspecteur se leva avec un goût de vomi dans la bouche, tant l'odeur était présente dans la pièce.

- Inspecteur, un appel de la gendarmerie des Aygalades.

- Inspecteur Martin, qui que vous êtes, joyeux Noël.

- Joyeux Noël à vous aussi, inspecteur. Je suis le lieutenant Bossant. Je crains d'avoir à gâcher la fête. Nous venons de découvrir un cadavre dans l'église de l'Hermitage.

- L'église de Saint Antoine, vous voulez dire. Je sais, j'ai fait les constatations hier.

- Non, je vous parle de l'Hermitage des Carmes, le long de l'autoroute.

- Expliquez- moi, voulez-vous ? C'est quoi cet Hermitage des Carmes.

- Au quartier de l'Hermitage, entre la Viste et Saint Antoine, il y a une ancienne église troglodyte qui a appartenu aux carmélites au treizième siècle. On ne la voit que de l'autoroute. Cette nuit il y a eu un carambolage multiple au niveau du passage de la voie de chemin de fer. Nous venions tout juste de finir de déblayer les épaves quand j'ai aperçu un corps accroché à la croix de l'église.

- Êtes-vous allé sur place ?

- Oui, inspecteur, moi seul. J'ai fait boucler les accès à l'Hermitage. Je connais le commissaire, si un de mes hommes piétine la scène de crime, je vais entendre chanter la Madelon jusqu'à la Noël prochaine.

- Qu'avez-vous constaté ?

- C'est une jeune fille. Elle a visiblement été assassinée.

- J'arrive.

- Faites venir le commissaire Montagni.

- Je ne peux pas le déranger sans savoir exactement à quoi nous avons affaire.

- Faites-moi confiance. Faites-le venir.

À Notre Dame Limite, un village limitrophe au nord de Marseille, Léontine Montagni, l'épouse du commissaire était en train de préparer le repas de Noël. Traditionnellement, les enfants et petits-enfants des époux Montagni réveillaient chacun de leur côté, mais se réunissaient le

vingt-cinq décembre chez eux. Ce jour était spécial, car les trois enfants de Maryse, leur fille, s'étaient engagés dans l'armée. Cela faisait trois mois que Léontine ne les avait pas vus, aussi se réjouissait-elle de les recevoir. En plus, Alain, le petit dernier s'était fiancé et elle allait accueillir la nouvelle venue pour la première fois.

Elle avait mis au four deux pintades, bien meilleures à son goût que de la dinde, et s'apprêtait à lancer une sauce à l'armoricaine pour accompagner des queues de langouste. Sa fille amènerait les fruits de mer pour l'entrée et Raymond, son fils, des bûches pour le dessert.

César avait choisi les différents vins, blancs et rouges ainsi que le champagne. En ce moment, il se rasait dans la salle de bain

en chantant un air de la Tosca, un des opéras de Puccini et son préféré.

Les Montagni habitaient une maison modeste. Au début de leur mariage, ils avaient vécu chez les parents de Léontine à Saint-Zacharie, au pied du massif de la Sainte Baume. Après la guerre, César était entré dans l'école de police de Saint-Cyr au mont d'Or, près de Lyon puis avait eu sa première affectation à la Police Judiciaire de Marseille. Ils durent donc se rapprocher de la ville et prirent une location dans cette même maison au nord de Marseille. César était attaché à cette région, car c'était là qu'il avait combattu les Allemands dans la résistance. Plus tard, ils avaient acheté cette demeure. C'était ce que l'on appelait une maison de village, mitoyenne d'un côté. Elle

possédait un petit jardin où Léontine cultivait quelques fleurs et une collection de plantes grasses. Une terrasse sur l'avant donnait accès à l'entrée qui ouvrait directement sur la cuisine. Un salon et une salle de bain complétaient le rez-de-chaussée. L'étage ne comprenait que deux chambres, mais cela leur suffisait largement.

Léontine entendit le carillon de la porte d'entrée et se demanda qui pouvait bien sonner de si bonne heure. Elle s'essuya les mains, ôta son tablier, vérifia son aspect dans le miroir de l'entrée et alla ouvrir. Quand elle vit Christophe Martin avec sa mine contrite, elle frissonna.

- Que se passe-t-il Christophe. Rien de grave, j'espère ?

- Bonjour madame Montagni, joyeux Noël. Le commissaire n'est pas là ?

- Il se rase. C'est pour le boulot ?

- Oui, madame, je suis désolé. Pouvez-vous l'appeler.

« To-o-sca-a sei tu », entonnait César quand il ouvrit la porte de la salle de bain. Il fut surpris de voir un de ses adjoints faire le pied de grue dans sa cuisine.

- Martin, que se passe-t-il ?

- Je peux vous parler seul ? Je sais que votre dame ne veut pas que l'on évoque les affaires dans votre maison.

- Allons dans le jardin.

Martin lui rapporta les évènements de la nuit, le décès du curé de Saint Antoine, l'accident sur l'A7 et l'appel du lieutenant de gendarmerie.

- Et il ne t'a donné aucun détail ?

- Non, non commissaire. Il m'a dit que si je ne venais pas vous chercher, vous me le reprocheriez.

- Tu as bien dit que ça se passait à l'Hermitage au bord de l'autoroute ?

- Oui, c'est ça.

- On y est déjà allé avec Baptisti (lire 38 la Viste). Tu as des bottes ?

- Non.

- Je t'en prends une paire. On y va, mais je te préviens, mes petits enfants viennent

manger à midi et il est hors de question que je rate le repas de Noël avec eux.

- Je suis encore désolé commissaire.

César expliqua à Léontine la raison de son départ et lui promit d'être là à midi.

Montagni était ce que l'on pouvait appeler un bel homme. Plutôt grand, il avait une chevelure noire de jais où se dessinaient des boucles naturelles. Quand la lumière se reflétait sur sa tête, on y voyait des reflets bleutés. Sa peau était bizarrement pâle pour un italien d'origine. Deux beaux yeux verts soulignaient son teint rose.

Les deux policiers montèrent dans une dauphine et empruntèrent la route nationale de Saint Antoine. Arrivé au quartier de l'Hermitage, Martin mit le clignotant à gauche.

- Va tout droit, le seul accès à l'ancienne église se fait par le 38 de la Viste.

- C'est là qu'habitent votre fille et vos petits-enfants.

- Oui. En 1976, un gamin est mort dans la cité. Alain mon petit fils était présent sur les lieux du crime. C'est en grande partie grâce à lui que nous avons trouvé le meurtrier.

- Il est dans l'armée maintenant ?

- Oui, mon beau-fils est un ancien commando marine, décoré de la croix de

guerre à Diên Biên Phu. Il a toujours eu la nostalgie de l'armée. Aussi a-t-il forcé ses trois fils à s'engager. Le grand est au 21^o Régiment d'Infanterie de Marine, le deuxième dans l'armée de l'air et Alain à l'École d'Application de l'Arme Blindée et Cavalerie de Saumur.

- J'ai l'impression que cela vous attriste.

- J'enrage tu veux dire. Alain était un enfant surdoué. Il aurait dû faire des études, il voulait être professeur de russe.

- Vous en voulez à votre beau-fils ?

- Comprends-moi. J'ai fait la guerre et je sais que les militaires meurent dans les guerres. J'ai dit à mon beau-fils que si un de mes petits-enfants mourait à la guerre, je lui ferais la peau. Tu seras obligé de m'arrêter.

- Ne dites pas ça, je ne pourrais pas.

- Gare-toi devant la tour.

- Commissaire Montagni ? demanda un gendarme.

- Oui, où est votre lieutenant ?

- Il vous attend au niveau de l'ancien mur du château.

Ils mirent les bottes et commencèrent à descendre en direction de l'autoroute. Derrière la tour 3 de la citée connue sous le nom de 38 La Viste, il y avait un immense terrain non bâti. Les enfants l'appelaient le prés. C'était un terrain magnifique, autrefois attenant au Château des Aygalades. Il y

subsistait d'anciennes vignes, mais le plus remarquable était la présence de trois immenses cèdres, dont un cèdre bleu du Liban.

Les gendarmes les saluèrent silencieusement. Ils franchirent une brèche de l'ancien rempart du château. À partir de là, le chemin était recouvert de boue. Entre l'autoroute et l'ancienne église coulait une rivière qui se déversait dans une cascade. Une bruine permanente arrosait le sol. La végétation méditerranéenne se transformait en végétation tropicale. Bien qu'il soit déjà venu ici, Montagni s'étonnait de voir cela.

Ils rencontrèrent l'officier de gendarmerie.

- Bonjour, commissaire. Désolé de vous déranger en ce jour de Noël.

- Pourquoi, c'est vous qui avez mis ce corps là où il est ? Est-ce que quelqu'un est passé par là ce matin ?

- Oui moi, j'ai fait attention de ne pas marcher dans les traces. C'est pour cela que je n'ai pas voulu que mes hommes aillent plus loin.

Ils longèrent la piste en s'efforçant de ne pas effacer les traces de pas dans la boue. Les murs de l'ancienne église ne se dévoilèrent qu'à deux mètres. Ils entrèrent et virent le corps d'une jeune fille accrochée à la croix en bois du transept.

- Vos hommes ont une radio ?

- Oui.

- Martin, fais venir l'identité judiciaire.
Va les attendre à la voiture, et dis-leur de se dépêcher.

Montagni sortit des gants de la poche de son costume et les mit. Il approcha de la croix et toucha les jambes de la fille avec son poignet. Le corps était glacé et particulièrement blanc. Au sol, il remarqua une mare de sang.

Elle ne devait pas avoir dix-huit ans. César ferma les yeux et se concentra au maximum pour ne pas fondre en larme. Cette gamine avait l'âge de son petit-fils qui habitait à une centaine de mètres de là. Peut-être la connaissait-il. Ses hommes allaient faire une enquête d'environnement et questionner tous les habitants de la tour.

Il fallait que ce soit lui qui interroge sa fille et ses petits-enfants. De sa chambre, Alain avait peut-être vu l'assassin passer. Cela faisait trois mois qu'il ne l'avait pas vu et il allait devoir le confronter à l'indicible.

Au bout d'une demi-heure, les hommes de l'identité judiciaire et le docteur Lopez arrivèrent.

- Bonjour César, dit Joseph. Martin t'a parlé du curé de Saint Antoine ?

- Oui, pourquoi ?

- Il y avait de la boue dans l'église. Cette boue, dit-il en désignant les traces au sol. Ton adjoint a prélevé les empreintes dans le confessionnal. Il ira loin ce gosse.

- Occupe-toi de cette gamine. J'aimerais bien qu'on la décroche.

Les photographes prirent plusieurs clichés puis laissèrent la place au toubib.

Lopez s'approcha du corps, prit la température et commença à faire les constatations in situ. Il se fit aider par ses brancardiers et déposa la fille sur une bâche. Il lui prit les poignets, ausculta le cou et les jambes. Montagni tourna la tête quand il lui souleva la jupe. Il se leva et s'approcha de César.

- La mort remonte au moins à vingt-quatre heures. Elle n'a pas été tuée ici. Elle a des blessures sur les poignets, les carotides et les deux genoux.

- Qu'est-ce que cela veut dire ?

- Elle a été saignée. Elle n'a plus une goutte de sang.

- Putain, qui est le taré qui a fait ça ?

- Crois-moi, celui qui a fait ça est peut-être taré, mais ce n'est pas un fou. C'est un homme qui agit avec logique. Je vais faire l'autopsie le plus rapidement possible. Tu parles d'un Noël.

César retourna voir Martin.

- Tu fais comme d'habitude, tu me questionnes tous les habitants dont les fenêtres donnent sur l'autoroute. Cela ne donnera certainement rien, mais peut-être que quelqu'un aura vu quelque chose. Je

m'occupe de l'appartement 625 au septième étage.

- C'est celui de vos petits-enfants ?

- Oui, tu attendras avant de laisser partir la victime je souhaiterais qu'un de mes petits la voit pour savoir s'il la connaissait.

César prit l'ascenseur jusqu'au septième étage et sonna à la porte de son beau-fils.

- Beau papa, vous êtes en avance ; dit Guy Lemeunier, son beau-fils.

- Bonjour Guy, je suis là en tant que commissaire. Vous n'avez pas remarqué le bordel derrière la tour ?

- Non, on n'a même pas encore ouvert les volets.

Ils entrèrent dans l'appartement, Maryse, en robe de chambre, embrassa son père ainsi que Patrick et Marc, les deux plus grands enfants.

- Alain n'est pas là ? demanda César.

- Non, il a passé la nuit chez sa belle-sœur au Plan d'Aou. Que se passe-t-il ?

- On a retrouvé une gamine dans l'ancienne église de l'Hermitage. Je voulais savoir si vous aviez vu quelque chose.

- Non, répondit Maryse, on ferme les volets dès qu'il fait nuit. Hier on a regardé la télé jusqu'à onze heures puis on est allé se coucher. Les garçons étaient fatigués.

- Ok, dit César, je préférerais vous le demander moi-même plutôt que mes inspecteurs. Patrick, peux-tu t'habiller et

descendre avec moi, je voudrais que tu me dises si tu connais la fille.

- Pas de problème, dit Patrick.

Il s'habilla en une minute et suivit son grand-père.

- Tu vas voir une morte, ça ira ?

- J'ai vingt et un ans, grand-père, j'ai fait le Tchad et j'ai vu des cadavres.

- Je ne me ferais jamais au fait que vous n'êtes plus des enfants.

À l'extérieur de la tour, un attroupement s'était constitué devant l'ambulance de police secours. Montagni fit

monter Patrick dans le J7. Lopez découvrit le visage de la victime.

- Je peux t'assurer que je n'ai jamais vu cette gamine dans la cité.

- Tu es formel ? demanda César.

- Elle devait être jolie, si elle avait été d'ici, je l'aurais remarquée.

- Je te remercie, on se voit tout à l'heure.

Le J7 partit en direction de la morgue de la PJ.

- Bon, dit Montagni, je suis désolé pour toi Martin, mais tu vas devoir passer la

journee au commissariat pour recueillir les rapports de l'IJ.

- Pas de probleme commissaire, ma fiancee va me rejoindre a midi, on mangera ensemble.

- Ramene-moi chez moi. Tu as bien fait de venir me chercher. Je vais telephoner au directeur et essayer de passer une journee de Noel normale avec ma famille. Demain on fera le point. Tu sais quand Baptisti rentre d'Ajaccio ?

- Apres-demain, vous voulez que je l'appelle pour qu'il rentre plus tot ?

- Non, laisse-le profiter, lui non plus ne voit pas souvent sa famille. Par contre, je veux que tu appelles tous les commissariats

de Marseille pour savoir si quelqu'un a signalé la disparition d'une gamine.

Arrivé chez lui, César se pencha, souffla un grand coup pour évacuer le stress de cette matinée. Il était hors de question de gâcher ce repas de famille. Léontine le regarda, mais ne dit rien. Un simple coup d'œil lui permit de comprendre que son époux avait encore récupéré une sale affaire. Quand il le souhaiterait, il lui raconterait.

À onze heures, Alain et Dominique arrivèrent. Il se jeta au coup de sa grand-mère puis embrassa son grand-père. Il leur

présenta sa fiancée. Léontine la serra dans ses bras et l'entraîna dans la cuisine.

- Je suis ravi de faire enfin ta connaissance. Alain est un garçon formidable qui a besoin de beaucoup d'amour. Tu comprends ce que je te dis ?

- Je l'aime vous savez, dit Dominique. Je sais que je suis plus âgée que lui, mais ce n'est un jeu, ni pour lui ni pour moi. Quand il aura fini sa formation à Saumur, on se mariera.

- Ça me rend folle de joie. Léontine l'embrassa encore une fois.

Alain et Dominique s'étaient rencontrés au travail. Il était marchand de légumes et elle marchande de fromages. Ils avaient huit

ans de différence, mais Alain avait toujours fait plus vieux que son âge. Leur amour s'était construit durant les deux ans entre lesquels Alain avait quitté le lycée et s'était engagé dans l'armée. Puisque son père ne lui aurait pas payé ses études, il avait décidé de travailler pour mettre de l'argent de côté. Le destin l'avait réuni avec Dominique et il lui vouait un amour inconditionnel.

César prit Alain à l'écart, l'emmena au jardin et le questionna.

- Tu te souviens de l'église de l'Hermitage, le long de l'autoroute ?

- Bien sûr, d'ailleurs c'est moi qui te l'ai fait connaître.

- On a trouvé une gamine assassinée. Je suis désolé, mais je suis obligé de te demander où tu étais cette nuit.

- Pas de problème. Je suis arrivé de Saumur à midi, j'ai passé l'après-midi à la maison au 38 et à dix-neuf heures, j'ai rejoint Dominique à la rue Longue. On a passé la soirée ensemble et à onze heures on est rentré chez sa sœur Rose au Plan d'Aou.

- Et entre sept et onze heures, qu'avez-vous fait ?

- Pépé, tu as été jeune toi aussi. Je ne vais pas te faire un dessin.

- Tu l'aimes Dominique ?

- Plus que tout. Excuse-moi, mais plus que tout. On devrait se marier en septembre.

- C'est super, tu l'as annoncé à tes parents ?

- Mes parents m'ont foutu dehors, alors ils le sauront quand ils recevront le faire part.

- Je te comprends. Bon, on oublie tout ça et on passe une bonne journée.

- Attend, cette gamine, tu as un nom ?

- Non, Patrick l'a vu et m'a assuré qu'elle n'était pas de la Viste.

À midi, toute la famille était réunie autour de la table. Dominique était la vedette du repas. Raymond et Josie, l'oncle et la tante d'Alain, la bombardaient de questions. Léontine fut obligée de faire

cesser cet interrogatoire. La mère d'Alain lui fit quand même remarquer qu'il n'avait pas passé le réveillon de Noël avec eux.

- Dominique est plus âgée que toi. Ça ne me plaît pas que tu te sois fiancé avec elle sans nous en parler.

- Écoute maman, dit Alain, à partir d'aujourd'hui, ma famille c'est Dominique et moi. Si tu veux que je continue à vous voir, pendant mes permissions, il faudra l'accepter.

Ils dînèrent, néanmoins joyeusement et au digestif, César mit un disque d'opéra. C'était traditionnel.

César était un ténor de salle de bain, tandis que Raymond avait une voix de baryton. Chacun y allait de sa tirade jusqu'à

ce que le ténor entame l'air principal. Dans la bohème de Puccini, cet air était « que gelida manina » qui finissait par un contre-ut, la note la plus haute qu'un ténor pouvait pousser.

Le père et le fils Montagni, tels des coqs de bassecour, faisaient un concours de fausses notes dont aucune n'était ce contre-ut. Alain se leva et entonna :

Talor dal mio forziere
Ruban tutti i gioielli
Due ladri, gli occhi belli
V'entrar con voi pur ora
Ed i miei sogni usati
E i bei sogni miei
Tosto si dileguar
Ma il furto non m'accora

Poiché, poiché v'ha preso stanza

La dolce speranza

Le contre-ut sur « speranza » brisa le brouhaha et laissa bouche bée toute la famille qui le regarda, éberluée.

Léontine et Maryse applaudirent tandis que César enserra son petit-fils dans ses bras.

- Tu m'avais dit que tu répétais des airs d'opéra, mais je ne savais pas que tu maîtrisais le contre-ut.

- Sans vouloir vous manquer de respect, à tous, mais vous ne savez rien de moi.

Un silence gêné imprégna la maison.

- Je crois que c'est le moment de vous annoncer que Dominique et moi avons prévu de nous marier dans l'année qui vient. Je vais devenir maréchal des logis et je ne veux plus que vous me considériez comme le petit dernier de la famille. À compter d'aujourd'hui, je n'aurais plus de compte à rendre à personne, dit-il en regardant ses parents et ses frères dans les yeux.

Vendredi 26 décembre 1980

Le lendemain, Montagni retrouva l'inspecteur Martin au commissariat.

- On en est où ? dit-il.

- J'ai fait ce que vous m'avez demandé, j'ai téléphoné à tous les commissariats de Marseille. Rien, personne n'a signalé la disparition d'une gamine. Pour ce qui est des empreintes, celles qui ont été relevées sur la scène de crime sont les mêmes que celles de l'église de Saint Antoine.

- Ça veut donc dire que ce taré est allé se confesser après avoir accompli son crime.

- Disons que le tempo semble correspondre. Il tue la gamine, la dépose dans l'Hermitage des Carmes et se rend à l'église de Saint Antoine. Ce qui nous fait que ce type à une bonne dizaine de morts sur la conscience, car en plus du curé qui a eu une crise cardiaque, nous avons neuf décès sur l'autoroute. Les gendarmes sont formels, l'accident est sûrement dû au fait que le

conducteur de la GS a vu la gamine sur la croix. Ça l'a fortement perturbé et il a perdu le contrôle de sa voiture.

- Est-ce que le directeur a rappelé ?

- Non, c'est étonnant.

Sur ce, le téléphone sonna.

- César, c'est Joseph. C'était le médecin légiste.

- Toubib, tu as quelque chose ?

- Oui, la gamine est décédée dans la nuit du vingt-trois au vingt-quatre. Je dirais vers minuit. Elle a été étranglée puis on l'a vidé de son sang méthodiquement.

- A-t-elle été violée ?

- Non, pas de trace de rapport sexuel récent, en revanche nous avons trouvé des traces d'amidon de maïs sur la culotte et entre les cuisses de la gamine.

- De l'amidon de maïs ?

- Ça sert à talquer les gants de chirurgien. Si le tueur a tripoté la gamine, il l'a fait avec des gants. Je ne pense pas que ce soit un meurtre à caractère sexuel. En revanche elle n'était plus vierge.

- Enceinte ?

- Non. L'examen de son utérus ne montre aucune grossesse ni avortement. C'était une gamine d'aujourd'hui qui avait connu l'amour, et qui avait su se protéger.

- Des traces de drogues ?

- Non. Un agent va t'apporter mon rapport et une photo présentable, au cas où tu souhaiterais lancer un appel à témoin.

- Bonne idée. J'appelle Louis.

Montagni téléphona au directeur de la PJ. Il lui exposa ce qu'il savait de l'affaire, c'est-à-dire pas grand-chose.

- Je voudrais convoquer la presse pour qu'ils diffusent la photo de la gamine. On ne peut rien faire si on ne connaît pas son nom.

- Ok, va-z-y.

Montagni appela donc les journaux locaux, Le Provençal, le principal quotidien, appartenant au maire de Marseille, Gaston

Defferre, La Marseillaise appartenant également au maire, mais avec une ligne éditorialiste penchant beaucoup plus à gauche, et Le Soir lui aussi à Gaston, mais qui avait l'avantage pour l'enquête de paraître à dix-huit heures, donc ce soir. Les deux autres ne publieraient pas la photo avant demain matin.

Il leur expliqua l'affaire sans trop dévoiler les détails, mais en insistant bien sur le fait que ce meurtre était à l'origine du carambolage de l'A7. Les journalistes allaient se faire un plaisir de publier cette information à la Une. Il leur donna une photo et leur demanda de bien écrire que toute personne connaissant cette fille devait appeler la PJ à Marseille.

- Pourquoi n'avez-vous pas donné le téléphone de notre commissariat ? demanda Martin.

- Tous les tordus de la région vont appeler, je préfère que ce soit la PJ qui filtre les appels.

Le Soir fut dans les bacs à dix-huit heures. À Gardanne, une cité minière sur la route d'Aix-en-Provence, Marcel Paoli achetait des cigarettes au tabac du coin. Son regard fut attiré par la photo en première page sur le présentoir du magasin. Il se saisit du journal, lu l'article et alors que le vendeur lui parlait, il s'effondra et fondit en larme.

- Mon bébé, c'est mon bébé, disait-il en boucle.

- Vous connaissez cette jeune fille ? demanda le tenancier.

- Mon bébé, c'est mon bébé. Il ne pouvait rien dire d'autre.

Le patron avait fait son service militaire avec le commissaire Montagni, au cinquante-quatrième régiment d'artillerie de Nice. C'était il y avait quarante ans, mais il avait continué à suivre la carrière de son ami. Il ouvrit les pages jaunes de l'annuaire des PTT, comme on disait encore, et appela le commissariat de Saint-Louis.

- Vous devez appeler la PJ à Marseille, lui dit l'agent qui était au standard ce jour-là.

- Mais puisque je vous dis que je connais personnellement le commissaire Montagni. Passez-le-moi, c'est important.

- Pour tout ce qui concerne l'affaire citée dans le journal, il faut appeler la PJ.

Voyant qu'il n'obtiendrait rien de cet abruti, il raccrocha et téléphona à la gendarmerie de Gardanne. Aussitôt, ceux-ci appelèrent directement le commissaire. Ils lui transmirent le message et lui donnèrent le numéro de téléphone du tabac presse de la rue de Bouc-Bel-Air.

- Marius, c'est toi ? demanda le commissaire.

- Oui César, tu te rappelles de moi ?

- Bien sûr, le cinquante-quatre en 1938, je n'ai oublié personne. Mais on me dit que tu as des renseignements concernant mon affaire.

- Oui, j'ai un client qui a vu la photo il y a cinq minutes. Depuis, il est prostré et dit en boucle : « mon bébé, c'est mon bébé ». J'ai bien peur qu'il s'agisse du père de la victime.

- Ok, tu appelles les pompiers, mais tu me le gardes au chaud. J'arrive, je serais là dans un quart d'heure.

Montagni récupéra Martin. Ils montèrent dans une dauphine pie et foncèrent toute sirène hurlante en direction de Gardanne. Vingt minutes plus tard, il stoppait devant la boutique de son ancien

collègue. Un camion des marins-pompiers était déjà là.

À l'intérieur, un médecin auscultait Marcel Paoli. Il avait toujours le journal dans les mains et psalmodiait la même phrase.

- Puis-je l'interroger ? demanda Montagni.

- Essayez, mais il ne répond pas à mes questions.

- Monsieur, je suis le commissaire Montagni. Connaissez-vous cette fille sur la photo ?

- La police, la police, dit Paoli. C'est ma fille, je veux voir ma fille. Commissaire, c'est vous, où est ma fille ?

- Oui c'est moi, je suis le commissaire Montagni. Comment vous appelez-vous ?

- Paoli, Marcel Paoli. Ma fille, où est ma fille ?

- Êtes-vous marié, monsieur Paoli ? Est-ce qu'on peut appeler quelqu'un ?

- Oui, ma femme est à la maison. Mes papiers, tenez mes papiers, l'adresse est sur mes papiers.

- Il faudrait l'emmener à l'hôpital nord, commissaire, dit le médecin des pompiers.

- Oui, je vais aller chercher sa femme et je vous rejoins à l'hôpital. Prévenez les

urgences, il ne faut pas qu'il parle à qui que ce soit avant que je ne l'aie interrogé.

- Pas de problème, je m'en occupe.

Montagni nota l'adresse de Marcel Paoli et rendit le portefeuille aux pompiers. Il remercia son collègue de régiment et se rendit chez Paoli. Il arriva route de l'oratoire et trouva une vieille maison isolée à l'intérieur d'un grand terrain impeccablement entretenu. Il prit un sentier au milieu des pins maritimes et sonna à la porte.

Une femme d'une quarantaine d'années leur ouvrit. Elle avait des cheveux qui avaient été blonds, taillés à la garçonne, un corsage léopard en nylon et une jupe

tellement courte qu'elle ne cachait rien de ses belles jambes.

- Madame Paoli ? demanda César, je suis le commissaire Montagni, je suis désolé de vous déranger, mais je vais vous demander de venir avec moi à l'hôpital nord.

- L'hôpital ? Qui ? Qui ? C'est mon mari ? Ma fille ?

- C'est votre mari, madame, il a fait un malaise.

- Entrez, entrez, je prends une veste et mon sac.

Les deux policiers entrèrent dans la maison des Paoli. La porte donnait directement sur le salon. Un canapé miteux

trônait au centre, devant une télévision ancienne. Sur les murs s'étalaient les photos d'une jeune fille. Depuis qu'elle était bébé, elle semblait être l'unique centre d'intérêt de la famille. Montagni reconnut la gamine qu'il avait trouvée crucifiée à l'Hermitage. Il en ressentit une peine terrible.

- Je vous suis. Qu'est-il arrivé à mon mari ? demanda-t-elle ?

- Pouvez-vous vous asseoir ? demanda César.

- Pourquoi ? C'est grave ? Il est mort ? dit-elle d'une voix qui s'intensifiait et montait dans les aiguës.

- Savez-vous où est votre fille, madame ?

- Oui, bien sûr, elle est chez son petit copain. S'il est arrivé quelque chose à son père, elle ne le supportera pas. Ils s'adorent. Vous avez une fille, monsieur le commissaire ?

- Oui j'ai une fille et je vous comprends. Votre mari devrait aller bien, en revanche, je suis désolé de vous apprendre que votre fille a été retrouvée morte à l'Hermitage.

Madame Paoli ne semblait pas comprendre ce que lui disait l'homme qui était devant elle. D'abord il lui disait que son mari était à l'hôpital et maintenant que sa fille était morte ?

- Où ? Non ! Ma fille est chez son copain au plateau de la Viste. Vous vous trompez.

- Pouvez-vous me donner les coordonnées de ce petit copain. Je vais envoyer une patrouille pour voir si votre fille est là-bas.

- Oui, oui, faites ça. Ma fille est chez son copain.

Elle donna le nom et l'adresse du garçon. Montagni téléphona au commissariat pour qu'un inspecteur aille là-bas. Il leur indiqua qu'il se rendait à l'hôpital nord et qu'il serait joignable aux urgences.

Montagni, Martin et madame Paoli se rendirent aux urgences de l'hôpital nord. Ils rejoignirent Marcel qui enlaça son épouse, pleura et lui dit :

- Notre bébé a été assassinée. Mon bébé est morte.

Ils pleurèrent ensemble pendant plusieurs dizaines de minutes. Montagni reçut un coup de fil d'un de ses inspecteurs qui confirma que le petit copain était mort, tué de plusieurs coups de couteau. L'IJ avait été prévenu et était en train de faire les constatations.

Une demie heure plus tard, Montagni eu l'autorisation d'interroger les parents.

- Que pouvez-vous me dire de votre fille ?

- Elle s'appelle Marie, dit le père. C'est une brave fille, Oh mon dieu, je parle d'elle comme si elle était encore vivante. Elle était

fiancée avec un gentil garçon de vingt ans.
Elle en avait dix-huit.

- Elle allait encore à l'école ?

- Oui, au lycée Nord. Elle devait passer le bac cette année et faire des études de médecine.

- Je m'excuse de vous poser cette question, mais était-elle encore vierge ?

- Pourquoi, elle a été violée ?

- Non, je vous le promets, elle n'a pas été violée, mais j'ai besoin de savoir.

- Je lui avais fait prendre la pilule, dit la mère. Alors je me doutais bien de quelque chose. Mais nous sommes catholiques, elle a reçu une bonne éducation.

- Je n'en doute pas. Vous avait-elle parlé d'un homme qui aurait pu la suivre, un copain jaloux ?

- Non, j'étais très proche de ma fille, elle m'en aurait parlé.

- Je vais vous laisser vous reposer. Demain je vous demanderai de venir au commissariat de Saint-Louis.

- Quand pourrons-nous voir notre fille ?

- Je vous emmènerais à la morgue, vous pourrez la voir. Je vous adresse toutes mes condoléances.

Montagni sortit avec Martin et ils allèrent chez le petit copain pour voir où en

étaient les constatations. Le médecin légiste était encore là. Le gosse était allongé sur son lit, avec plusieurs coups visibles à la poitrine. Au sol, il y avait une mare de sang.

- Qu'est-ce que tu peux me dire, Lopez ?

- Le gosse est mort avant ou en même temps que la gamine. L'assassin a dû les surprendre, a tué le garçon puis s'est occupé d'elle. Ce que je ne m'explique pas, c'est pourquoi elle avait des traces d'amidon de maïs sur les cuisses. Il n'a rien fait pour masquer ses empreintes et il ne l'a pas violé. Il l'a étranglé, ensuite il a fallu qu'il la transporte jusqu'à l'Hermitage, sans que personne ne le voie. Tu auras mon rapport complet demain.

- Toujours pas de traces de drogue ?

- Non, ils ne se piquaient pas, bien entendu nous ferons les analyses.

- Bon il est tard. On se revoit demain.

Samedi 27 décembre 1980

Le lendemain, les époux Paoli étaient déjà présents quand Montagni arriva au commissariat.

Le père se leva et fonça sur lui dès qu'il le vit.

- Commissaire, vous avez arrêté le copain de Marie ? C'est lui, qui a tué ma fille ? Si c'est lui, je le tuerais de mes mains, vous entendez commissaire ? Vous entendez tous, je tuerais de mes propres mains celui qui a fait ça.

- Venez dans mon bureau, madame et monsieur.

Ils s'assirent devant le bureau en acajou de Montagni. Ils avaient une mine effroyable. Visiblement, ils n'avaient pas dormi. Madame Paoli était tout en noir et portait une robe stricte contrairement à la veille. Marcel ne tenait pas en place.

- Je suis corse, commissaire. Vous comprenez ce que ça veut dire ? Il a avoué ce

salopard ? Laissez-le-moi, je vais le faire cracher.

- Je vous en prie, monsieur Paoli, Richard Bépi, le copain de votre fille a été retrouvé mort hier soir chez lui. L'assassin de votre fille l'a d'abord poignardé avant d'étrangler Marie.

Les Paoli craquèrent encore une fois et fondirent en larme.

- Mais alors qui a fait ça, et pourquoi ?

- On ne sait pas.

Montagni leur expliqua le déroulé des évènements sans entrer dans les détails comme le fait que leur fille avait été crucifiée. Ce n'était pas la peine d'ajouter de la peine à leur peine.

- Votre fille fréquentait-elle l'église.

- Non, répondit la mère, comme je vous ai dit, on l'a élevée dans la foi chrétienne, mais elle n'était pas pratiquante. Pourquoi ?

- Comme elle a été retrouvée dans une ancienne église, on cherche la piste religieuse.

- Pouvons-nous la voir ? demanda le père.

- Un de mes inspecteurs va vous conduire à la morgue. Ensuite, il vous raccompagnera chez vous.

Montagni raccompagna le couple à l'extérieur du commissariat puis réunit ses inspecteurs. Baptisti était rentré de ses

vacances en Corse. Martin fit un résumé de l'affaire.

- Donc, il a pris le corps de la fille sur le plateau de la Viste pour le déposer à l'Hermitage, ensuite il s'est rendu à l'église de Saint Antoine, dit Baptisti. Comment ? Il n'a pas volé. Avez-vous interrogé les habitants sur le parcours ? Les chauffeurs de taxi, de bus ?

- Putain, tu as bien fait de rentrer Joseph, dit Montagni. Tu me prends tout le monde et vous me trouvez quelqu'un qui l'a vu passer. Parce que pour l'instant on n'a rien de rien.

César téléphona au directeur de la PJ. Il lui expliqua les développements de l'affaire, la découverte du nom de la gamine, de son petit copain et de la scène de crime.

- En revanche, on n'a rien sur le tueur. J'ai besoin que les gendarmes des Aygalades me ratissent la zone de l'église de l'Hermitage. Pendant l'affaire du 38 en 1976 (lire 38 la Viste), mon petit-fils m'a garanti qu'il n'y avait qu'un passage, celui de la Viste pour rejoindre l'ancienne église. S'il y en a un autre, il faut qu'ils me le trouvent.

- Pas de problème, je les appelle. De ton côté, tu fais quoi ?

- On va continuer l'enquête de voisinage entre la Viste, l'Hermitage et Saint Antoine. Il y a forcément quelqu'un qui a vu passer l'assassin. Ce n'est un fantôme.

- Tiens-moi au courant.

Martin s'occupa du trajet entre le plateau de la Viste et l'Hermitage tandis que Baptisti celui de l'Hermitage à Saint Antoine. Ils y passèrent la journée et ne trouvèrent personne ayant vu quelque chose d'anormal. En même temps, le crime avait eu lieu un 24 décembre.

De retour au commissariat, les inspecteurs firent leur rapport à Montagni.

- Les gendarmes n'ont rien trouvé non plus.

- Je suis sûr qu'il n'a pas marché deux kilomètres après avoir laissé la gamine.

Sinon, nous n'aurions pas trouvé toute cette boue dans l'église de Saint Antoine, dit Martin.

- Mais oui, putain, la boue. Le tueur est peut-être un fantôme, mais la boue elle était bien visible, elle ; dit Baptisti.

- Où tu veux en venir ?

- S'il a pris un bus ou un taxi, quelqu'un a dû nettoyer cette boue. Martin, tu m'appelles les taxis G7, moi je me charge du dépôt de bus d'Arenc.

Aucun chauffeur de bus n'avait signalé un client crotté de boue, en revanche le responsable du dépôt de bus rapporta à Baptisti que l'équipe de nettoyage de la ligne 26 s'était plein d'un surplus de travail avant

le réveillon de Noël. Joseph apprit que le chauffeur de ce bus était actuellement en service. D'ailleurs il venait d'appeler le dépôt, car il prenait sa pose au terminus de Notre Dame Limite.

- Appelez-le et dites-lui de rester sur place, on arrive, dit Baptisti.

Montagni et Baptisti sautèrent dans une voiture et foncèrent en direction du terminus. Le chauffeur était en train de fumer une cigarette quand ils arrivèrent.

- Vous arrivez à temps. Ils vont me lyncher, dit-il en montrant les gens qui attendaient que le bus démarre.

- Police, je vais vous demander de descendre du bus, dit Montagni.

Les passagers descendirent en râlant.

- Pourquoi est-ce que vous me bloquez ?
demanda le chauffeur.

- Avant-hier, le 24 vous avez pris un passager qui avait les chaussures pleines de boue.

- Qué chaussures, il avait des sandales. Qui se promène en sandales au mois de décembre ?

- Où est-il monté ?

- A la Viste, au 38. Il n'avait pas de ticket, mais je n'ai pas eu le cœur de le foutre dehors.

- Pourquoi ?

- Bé parce que c'était un moine.

- Un moine ?

- Oui, et un vrai, soutane marron, la tonsure, tout le toutim. Comme sur les fromages, vous voyez ?

- Vous pouvez me le décrire ?

- Un géant, au moins deux mètres et une gueule à faire peur.

- Avait-il un signe distinctif ?

- C'est-à-dire ?

- Une cicatrice, un tatouage ?

- Oui, un tatouage. Un M et une croix sur l'annulaire de la main gauche. Un peu comme une alliance.

- Je voudrais que vous passiez au commissariat pour qu'un dessinateur fasse

un croquis du tatouage un portrait-robot de l'homme.

- Pas de problème, c'était ma dernière tournée. Je gare le bus à Arenc et j'arrive.

- Merci, on vous attend.

Dans le quartier de la Barasse, à l'extrême sud-est de Marseille, s'élevait l'église Sainte Jeanne d'Arc. C'était une église moderne bâtie par l'architecte Yannic Boudard dans les années cinquante. L'intérieur était simple. Outre un chemin de croix en béton qui faisait le tour de la nef, une croix de trois mètres de haut s'élevait modestement à droite de l'autel. Elle ne comportait pas, comme dans les églises plus

anciennes, de représentation du Christ dans sa passion.

L'homme noua une corde autour de la poitrine de la jeune fille et lança cette corde pardessus l'une des branches de la croix. Il hissa la pauvre enfant et lui attacha les bras de part et d'autre. Sa peau diaphane laissait apparaître des veines bleutées. Elle semblait si fragile en comparaison avec cet homme démesuré.

Mesurant deux mètres quatre, il avait une musculature qui laissait deviner une hygiène de vie stricte. Pas un gramme de graisse ne venait dénaturer sa peau glabre d'une blancheur effrayante. Mais s'il avait enlevé sa soutane, on aurait vu les marques des flagellations qu'il s'imposait. Son regard était ténébreux et ses yeux noirs à peine

visibles dans ses orbites profondes, que surlignaient des monosourcils.

La nuit étant tombée, il profita de l'obscurité pour disparaître. Après une heure de marche, dans les collines, il se réfugia dans sa cellule et s'infligea une dizaine de coups de fouet en demandant pardon. Il ne pouvait se confesser et cela le mettait dans une rage profonde.

Dimanche 28 décembre 1980

Le lendemain, une paroissienne découvrit la scène et alla immédiatement

appeler le curé. Ils allèrent chercher une échelle chez un maçon italien qui les aida à décrocher la jeune fille. Ils virent alors qu'elle était morte et décidèrent enfin de prévenir les pompiers. Quand ils arrivèrent, ceux-ci firent les premières constatations qui révélèrent que la fille n'était pas décédée de mort naturelle. Ils appelèrent leur caserne à la radio pour que le commissariat de Saint Marcel soit prévenu.

Un jeune inspecteur arriva sur place qui demanda que l'on ne touche plus à rien, mit les scellés sur l'église et fit venir l'identité judiciaire. C'est le docteur Lopez qui fit le lien avec l'affaire de l'Hermitage et appela Montagni. Ils avaient perdu plusieurs heures et pollué la scène de crime.

De plus, un jeune journaliste du Provençal écoutait les appels radio des pompiers pour pouvoir récupérer un scoop. Il se gara non loin de l'église, vit la police arriver, réussit à pénétrer par la sacristie, et écouta ce que disaient les inspecteurs et le médecin légiste. Il essaya de s'approcher le plus possible pour prendre des photos.

À Saint-Louis, César était en train de donner ses ordres.

- Martin, tu me faxes le portrait-robot et le croquis du tatouage à tous les commissariats de Marseille et à toutes les gendarmeries à vingt kilomètres autour.

- Baptisti, tu ... ; le téléphone sonna. Montagni décrocha, s'assit et écouta gravement les mots du médecin légiste.

- Tu m'attends avant d'emporter la gamine et tu me retiens les témoins.

Il tapa du poing sur son bureau et hurla : « putain d'enculé ».

- Que ce passe-t-il commissaire ? demanda Sauveur.

- On va à la Barasse, une autre gamine a été retrouvée attachée à une croix. A priori elle est morte de la même façon que Marie Paoli.

Ils foncèrent à tombeau ouvert sur l'autoroute A7, prirent la sortie de la Rose et filèrent en direction d'Aubagne pour éviter les embouteillages du centre-ville. À la

Valentine, ils obliquèrent plein sud et arrivèrent à l'église de la Barasse.

Montagni et Baptisti entrèrent dans le lieu de culte et furent surpris par la jeunesse de la victime. Marie Paoli avait dix-huit ans tandis que celle-ci paraissait beaucoup plus jeune. Elle avait dû être jolie.

- Que peux-tu me dire des causes de la mort ? demanda César au docteur Lopez.

- De ce que j'ai vu, je dirais qu'elle aussi a été étranglée et vidée de son sang ; il baissa le ton ; elle a des traces blanches sur la culotte.

- De l'amidon de maïs ?

- Techniquement, je ne peux pas l'affirmer, mais je le parierais.

- Où est l'inspecteur de Saint Marcel ?

César se retourna et découvrit un inspecteur qui ne devait pas être plus vieux que ses petits-enfants.

- Je suis l'inspecteur Rousseau, dit le jeune homme.

- Je connais personnellement votre commissaire. Je prends cette affaire à mon compte. S'il y a un problème, vous appelez le directeur.

- Pas de problème pour moi, commissaire. Je serais honoré de travailler avec vous.

- Je veux que vous me trouviez le nom de cette gamine.

- Le père François, le curé de la paroisse m'a dit qu'il la connaissait. Elle s'appelle Marie Contenson. Elle a quinze ans.

- Marie, vous dites ?

- Oui, c'est ça, Marie.

- Tu entends ça Baptisti ? La gamine s'appelle Marie, Baptisti t'es où bordel ?

Baptisti entendait un bruit venant de la sacristie. Le bruit de l'obturateur d'appareil photo et celui de la pellicule qui avance. Il alla donc en direction de ce bruit et empoigna le journaliste qu'il traînât jusqu'à la nef.

- Qu'est-ce que tu fous ? demanda Montagni.

- Cet homme était en train de prendre des photos.

- Je suis journaliste au Provençal, vous avez entendu parler de la liberté de la presse ?

- Et toi, tu as entendu parler de secret de l'instruction ? Tu es là depuis quand ?

- Depuis l'arrivée des pompiers.

Montagni lui arracha l'appareil photo et sortit la pellicule.

- Oups, je n'ai jamais rien compris au fonctionnement de ces machins-là. Tu crois qu'elle est foutue ? dit-il en tendant le rouleau dont pendait un ruban entortillé.

- Je vais me plaindre.

- J'ai le numéro personnel de Gaston Deferre, tu veux qu'on l'appelle ? Sérieusement, je ne peux pas t'empêcher de faire ton travail, mais n'oublie pas le respect de la victime. Allez, barre-toi.

Il alla voir le curé.

- Monsieur le curé, connaissez-vous l'adresse des parents de la gamine ?

- Oui, mais elle n'avait plus que sa mère. Son père est mort l'année dernière d'un accident du travail. Je voudrais vous accompagner. La pauvre femme va être effondrée.

- Pas de problème pour moi.

- Baptisti, travail habituel, photos, empreintes, enfin tu connais.

Ils se rendirent impasse Durbec et s'arrêtèrent devant une maison cossue. Le curé sonna à la porte. Une belle jeune femme ouvrit, sourit à la vue du prêtre, mais se ravisa en voyant le regard attristé de l'homme qui l'accompagnait.

- Bonjour madame Contenson, je vous présente le commissaire Montagni. Pouvons-nous entrer ?

- Entrez, mon père. Que se passe-t-il ? Est-il arrivé quelque chose à Marie ?

- Je suis dans le regret de vous annoncer que votre fille a été retrouvée morte dans l'église, dit Montagni. Je vous présente mes condoléances.

Elle tomba dans son fauteuil.

- Non, ce n'est pas possible. Elle est chez sa copine, vous la connaissez, mon père, elle est chez Sophie. J'ai encore téléphoné chez elle ce matin, Sophie m'a dit que Marie dormait encore.

- Je suis désolé, dit le curé, c'est moi qui l'ai trouvé, elle était ...

Montagni lui prit le bras.

- Elle était dans l'église, dit César. Elle a été assassinée. Savez-vous si elle avait des ennemis ?

- Non, elle a quinze ans. Tout le monde l'aimait.

- Et vous, avez-vous des ennemis, peut-être un homme qui vous faisait des avances ?

- Comment osez-vous, commissaire ? Mon époux est mort il y a moins d'un an.

- Je suis désolé, comprenez que je dois enquêter. Quelqu'un a tué votre fille, il faut que je l'attrape. Avait-elle un petit copain ?

- Non, elle était sérieuse. Allons chez sa copine Sophie, elle vous le dira Sophie que Marie était sérieuse.

- Si vous permettez, je vais aller interroger cette Sophie. Je ne peux vous autoriser à lui parler avant moi, visiblement elle vous a menti ce matin. Pouvez-vous me donner son adresse ?

Madame Contenson donna l'adresse de l'amie de Marie.

- Je voudrais voir ma fille.

- Elle a été conduite à la morgue de la police judiciaire. Je suis désolé, mais nous allons devoir faire une autopsie. On vous appellera quand vous pourrez la voir. Avez-vous de la famille pour vous tenir compagnie ?

- Oui, j'ai une sœur.

- Appelez-là.

- Je reste avec elle, dit le curé.

Montagni retourna à l'église et récupéra Baptisti. Il lui expliqua la discussion avec la mère et se rendit chez cette Sophie. Sophie qui cachait quelque chose.

Ils arrivèrent devant une maison aussi imposante que celle de la famille Contenson. César sonna. Une très belle femme leur ouvrit la porte.

- Encore des témoins de Jéhovah, dit-elle. Vous n'avez rien d'autre à faire que d'embêter les gens ?

- Je m'excuse madame, je suis le commissaire Montagni et voici l'inspecteur Baptisti. Pouvons-nous vous parler ?

- Vous avez une carte de police ?

César la montra.

- Que se passe-t-il ?

- Votre fille Sophie est-elle là ?

- Oui bien sûr, mais allez-vous me dire pourquoi vous voulez voir ma fille ?

- Pouvons-nous entrer, madame ?

- Bien sûr, entrez, je vais aller chercher ma fille.

- Attendez, s'il vous plaît. Marie Contenson a été assassinée cette nuit. Je suis désolé.

- Mon Dieu, c'est horrible, et sa pauvre mère qui a déjà perdu son mari.

- Le curé est avec elle et elle a appelé sa sœur. Votre fille a couvert Marie en disant à sa mère qu'elle passait la nuit chez vous. A-t-elle le téléphone dans sa chambre ?

- Oui, pourquoi ?

- Ce matin madame Contenson a téléphoné et Sophie lui a dit que Marie dormait encore. Comprenez-moi, j'ai besoin de savoir où Marie a passé la nuit.

- Je comprends, mais elle va s'en vouloir énormément.

- Je vais être le plus doux possible, mais je veux que vous la souteniez.

- Je l'appelle.

La mère monta dans la chambre de Sophie. Elle la trouva avec le téléphone dans les mains.

- Tu es en train d'appeler Marie ?

- Oui, maman, elle ne répond pas, je suis inquiète.

- Vient ma chérie, des policiers veulent te parler.

- Des policiers ?

Sophie et sa mère descendirent.

- Bonjour, Sophie, je suis le commissaire Montagni. Ton amie Marie a été trouvée morte à l'église.

Sophie ne sembla pas comprendre. Pourquoi cet homme lui disait que son amie était morte ? Non, c'était impossible.

- Tu comprends ce que je dis ?

Sophie fit oui de la tête.

- Marie avait dit à sa mère qu'elle passait la nuit ici. J'ai besoin de savoir où elle a passé la nuit.

Sophie ne répondait pas, sa mère ne disait rien non plus. L'énormité de la nouvelle les avait rendues muettes.

- Je comprends que tu ne veuilles pas trahir ton amie. Je vais te dire ce que je pense et tu me diras oui ou non, ça te va ?

Sophie fit oui de la tête.

- Je pense que Marie a un petit ami et qu'elle a passé la nuit avec lui.

Sophie fit oui de la tête.

- J'ai besoin que tu me dises le nom et l'adresse de ce copain.

Sophie fit non de la tête.

- J'ai toutes les raisons de penser que ce garçon est en danger. Crois-tu que Marie n'aurait pas voulu que l'on porte secours à son copain ?

Sophie fit oui de la tête.

- Il faut leur dire, ma chérie, dit la mère.

Sophie donna le nom et l'adresse du petit copain de Marie.

- Je suis désolé de vous avoir apporté ces mauvaises nouvelles. Je vous présente toutes mes condoléances.

Montagni se leva et commença à partir.
La mère le rattrapa.

- Ma fille est-elle en danger ?

- Je suis sûr que non, mais je vais vous faire placer sous protection policière jusqu'à ce que l'on attrape l'assassin de Marie.

- Merci commissaire. Trouvez-le.

Ils allèrent chez le petit copain et sans surprise le trouvèrent mort de plusieurs coups de couteau. Montagni examina rapidement la chambre et trouva des traces de sperme sur les draps. Les deux enfants avaient eu un rapport, mais cela ne signifiait pas qu'il y ait eu pénétration. Il faudra qu'il le demande à Lopez.

Ils firent venir l'identité judiciaire, les laissèrent faire leur travail et retournèrent à Saint Louis.

- Passe par l'évêché, il faut que je parle au toubib, dit Montagni à Baptisti.

- Vous pensez la même chose que moi ? Deux filles se prénommant Marie et peut-être deux filles très jeunes qui n'étaient plus vierges.

- Oui, il faut que je sache. Je ne pouvais pas demander à cette pauvre Sophie si sa copine s'était déjà fait sauter.

- Oui, je vous comprends.

Le docteur Lopez leur confirma que Marie n'était plus vierge.

- Elle avait du sperme dans la bouche, mais n'a pas eu de rapport vaginal cette nuit. Les tourtereaux ont dû être interrompus.

- Elle n'a donc pas été violée ?

- Non c'est exactement les mêmes constatations que pour la première Marie. Quoique ce n'est peut-être pas la première.

- Que veux-tu dire ?

- Entre médecins légistes, on partage des informations sur les affaires auxquelles nous sommes confrontés. J'ai appelé les médecins légistes d'Aix-en-Provence, d'Arles et de Salon. Quatre autres filles ont été trouvées étranglées et vidées de leur sang. Une aux Sainte-Marie de la mer, une à Salin de Giraud, une à Fos et une à Martigues.

- Laisse-moi deviner, elles s'appelaient Marie et n'étaient plus vierges.

- Bingo. On a affaire à un tueur en série César. Un putain de taré qui cible des filles entre quinze et dix-huit ans.

- Tu as demandé les rapports d'autopsie ?

- En temps normal, je t'aurais répondu par une vanne convenue, mais là, je n'ai pas le courage. Oui, bien sûr que j'ai demandé les rapports. Ça me fait flipper, tu comprends ?

- Oui, moi aussi. Je fonce chez le directeur.

Montagni monta les étages de l'hôtel de police surnommé l'évêché, car il se situait derrière la cathédrale de la Major. Il se présenta devant le bureau du directeur de la

police judiciaire. Son chef de cabinet lui dit qu'il ne pouvait pas entrer, car le directeur était en rendez-vous.

- Appelez-le et dites-lui que je dois lui parler rapidement.

- Puisque je vous dis que vous ne pouvez pas entrer.

- Y a qui avec lui ?

- Le maire.

- Gaston ? Ça tombe bien, je dois lui parler lui aussi.

Et il entra.

Les deux hommes étaient assis sur des fauteuils club et prenaient un café.

- César, dit Gaston Deferre. Entre donc, inspecteur, attendez dehors, dit-il à Baptisti.

- Je dois parler au directeur de mon affaire, dit Montagni, et tu tombes bien, car j'ai chopé un de tes journalistes sur une scène de crime. Je veux que tu bloques son article dans ta feuille de chou.

- Le commissaire Montagni, je veux dire le grand commissaire Montagni, le héros de guerre exige que le maire de Marseille s'exécute, dit Deferre.

- Quand je vous aurai expliqué ce qui m'amène, vous comprendrez.

- Tu parleras après que tu nous as écoutés, dit Louis Allain, le directeur de la PJ.

- Tu n'es pas sans savoir que l'année prochaine aura lieu l'élection présidentielle. Les sondages sont formels, François Mitterrand sera le prochain président de la République. Tu te rends compte, un socialiste à la tête de l'État ?

- Écoute Gaston, je n'ai pas le temps pour les fables.

- Merde César, tu es socialiste dans l'âme, ne me dis pas que ça ne t'excite pas. Jusqu'en 1953 et la mort de Staline on était au parti communiste ensemble, puis on a rejoint la SFIO fondée par Mitterrand. Trente années de lutte sociale qui vont enfin déboucher sur un espoir pour la France.

- Non, là tout de suite ça ne m'excite pas.

- Mitterrand va me nommer ministre de l'Intérieur et j'ai demandé à Louis de prendre directeur général de la police.

- Tu ne dis rien ? dit Louis.

- Non, vos magouilles ne m'intéressent pas.

- Et bien tu as tort. Ton directeur et moi, ton futur ministre, nous sommes mis d'accord. On veut que tu sois le prochain directeur de la PJ de Marseille.

- Allez vous faire foutre.

- César, tu es l'homme providentiel pour ce poste. Qui d'autre que toi connaît mieux Marseille, sa pègre et sa police ? Tu as le respect de tous les commissaires de la ville. Même les gendarmes t'aiment bien, et tu en conviendras, ce n'est pas commun.

- Bon, je peux parler ?

- Tu fais chier César. Nous étions dans les étoiles et toi tu nous ramènes sur terre.

- C'est peut-être pour cela que vous pensez à moi pour ce fauteuil, dit César en montrant le bureau du directeur.

Il leur exposa toute l'affaire. De mémoire d'homme, jamais Marseille n'avait connu de tueur en série ayant autant de sang sur les mains.

- Je ne veux pas de panique à Marseille, tu peux comprendre ça, monsieur le maire, alors pas un mot dans les journaux. En revanche, il me faut carte blanche. On n'attrapera pas cet enfoiré si on ne met pas le paquet.

- D'accord, nous allons appeler le préfet, tu auras tous les moyens que tu veux. Mais quelle direction tu comptes prendre ? Car il ne va pas s'arrêter.

- Mon instinct de flic essaye de me dire quelque chose, mais pour l'instant, je ne le comprends pas. Quelque chose nous échappe.

- Et bien, dépêche-toi de l'attraper ce qui t'échappe, sinon tu pourras dire adieu au poste de directeur.

- Putain, vous croyez que je pense à ça ? Combien il y a-t-il de filles s'appelant Marie entre quinze et dix-huit ans dans la région ? C'est à elles que je ne veux pas dire adieu. J'ai une fille moi aussi et elle s'appelle Maryse.

- Sans vouloir te manquer de respect, César ta fille n'a plus dix-huit ans depuis longtemps.

- Ce sont toutes mes filles, tu comprends ? Bordel on a vaincu la barbarie nazie, ce n'est pas pour qu'une espèce de taré remette ça. Bon, je me remets au travail. Continuez à rêver.

Montagni récupéra Baptisti.

- Viens, on retourne à Saint Louis.

Ils remontèrent dans la Dauphine, sortirent de l'évêché, tournèrent à droite et empruntèrent les quais de la Joliette. Baptisti rata le toboggan pour monter sur la

voie rapide en direction du nord de Marseille. Il râla et retourna vers le vieux port pour pouvoir faire demi-tour. Face à eux, le fort Saint-Jean leur barrait la vue. Ils évitèrent la sortie vers le tunnel et débouchèrent sur le quai du port. Là, la basilique de Notre-Dame de la Garde leur explosa à la figure. Le soleil couchant au-dessus de la méditerranée se reflétait sur la statue dorée de la Sainte Vierge. La vierge Marie.

- Putain qu'on est con, hurla Montagni.
Ne fais pas demi-tour, emmène-nous là-haut.

- À la bonne mère ?

- Oui, tu ne comprends pas ? Une jeune fille qui s'appelle Marie et qui est encore vierge.

- Vous poussez le bouchon un peu loin, commissaire.

- Tu as une autre idée ? Non alors fonce, je veux parler au responsable de la basilique.

Il commençait à faire nuit quand ils arrivèrent au sommet de la colline qui portait la basilique de Notre Dame de la Garde. Montagni alla à la boutique, car il était certain d'y trouver quelqu'un. Les sœurs franciscaines dans leur habit bleu accueillaient les visiteurs et touristes pour leur vendre des souvenirs en tout genre. César demanda où il pourrait trouver le responsable de l'abbaye.

- Le père abbé est au confessionnal, dit l'une d'elles.

Montagni le trouva, s'installa dans la cellule et dit :

- Monsieur l'abbé, je souhaiterais vous parler, c'est important.

- Confessez-vous d'abord, mon fils.

- Je ne suis pas croyant, mon père, je suis commissaire de police et j'ai besoin de vous poser des questions.

- Confessez-vous d'abord. Je suis certain que vous avez besoin de parler.

César hésita un instant puis commença à parler.

- J'ai parfois des idées de meurtre.

- Quelqu'un en particulier ?

- Là tout de suite, l'assassin que je recherche, mais aussi mon beau-fils. À cause de lui, mes trois petits-fils se sont engagés à l'armée et je ne les vois plus.

- Je ne vois pas là matière à un homicide.

- Il battait les garçons quand ils étaient petits et a même porté la main sur ma fille. Croyez-moi, j'ai bien failli le tuer ce jour-là.

- Mais vous ne l'avez pas fait. Le seigneur a retenu votre main.

- Le seigneur ou le fait que je sois commissaire et que je connaisse les limites du droit.

- Voulez-vous demander pardon au seigneur ?

- Oui, je demande pardon. J'ai besoin d'être plus apaisé pour être un meilleur policier.

- Je ne vais pas vous demander de dire des prières, en sortant, vous déposerez un cierge dans la crypte.

Le prêtre donna l'absolution à César.

- Et maintenant, le père abbé que je suis va recevoir le commissaire dans mon bureau.

Juste à côté du confessionnal se trouvait un bureau vitré. Ils s'y rendirent et le prêtre ferma les rideaux.

- Je vous écoute.

- J'enquête sur la mort de deux filles qui se prénommaient Marie. Toutes les deux ont été trouvées accrochées à une croix dans une église.

- Quelles églises ?

- L'Hermitage des Carmes et la Barasse.

- Continuez.

- Les deux filles, dont l'une avait quinze ans et l'autre dix-huit, avaient un petit copain et n'étaient plus vierges.

- Vous pensez que c'est la motivation du ou des assassins ?

- C'est le même tueur, on en est sûr, et oui, je crois que c'est la raison des crimes. Surtout que je viens d'apprendre qu'aux Saintes-Maries-de-la-Mer, à Salin de Giraud, à Fos et à Martigues, on a retrouvé des filles sur une croix. Elles s'appelaient Marie et n'étaient plus vierges.

- Répétez, les lieux.

- Une aux Sainte-Marie de la mer, une à Salin de Giraud, une à Fos et une à Martigues.

- Plus une à l'Hermitage et une à la Barasse ?

- Oui c'est cela.

- J'ai un doctorat en théologie et ma thèse a porté sur la vie de Sainte-Marie

Madeleine en Provence. Savez-vous qui était Marie Madeleine ?

- Vaguement.

- Marie Madeleine a accompagné Jésus la dernière année de sa vie terrestre. Elle était présente au pied de la croix et c'est elle qui le vit la première quand il ressuscita. Pour faire court, quand les apôtres se séparèrent pour porter la bonne nouvelle au monde, elle quitta elle aussi la Judée et vint en Provence en compagnie de Marie de Nazareth et sa demi-sœur Marie Salomé. D'où le nom des Saintes-Maries-de-la-Mer. Marie Madeleine prêcha la bonne nouvelle de la résurrection du Christ jusqu'à ce qu'elle se retire dans une grotte au sommet de la Sainte Baume. On ne sait pas combien de temps a mis cette pérégrination, en revanche

nous avons des témoignages de personnes ayant assisté aux prêches.

- Pourquoi me dites-vous cela ?

- Les lieux que vous m'avez cités ont tous hébergé Marie Madeleine.

- Donc vous pensez que les endroits où on a trouvé les filles n'ont pas été choisis par hasard.

- Je le pense, mais ce n'est qu'un avis. Si j'étais vous, je ferais surveiller les dernières étapes.

- Où est-elle allée après la Barasse ?

- À Gémenos, au Plan d'Aups et enfin dans la grotte au sommet du massif de la Sainte Baume. A-t-il choisi les filles sur place ?

- Oui, pour les deux cas sur lesquels j'enquête. Pour les autres, je vais me renseigner. Elles avaient en quinze et dix-huit ans, avez-vous un avis sur cet aspect de l'enquête ?

- Au premier siècle, dès qu'une fille avait ses menstrues, elle était mariée. La Vierge Marie avait à peu près cet âge quand elle a eu Jésus.

- Pensez-vous que le tueur veut punir ces filles de plus être vierges ?

- C'est ce qui me vient à l'esprit immédiatement, mais je ne suis ni policier ni psychiatre. À ma connaissance, il n'existe pas de groupes religieux qui pensent que Jésus reviendra enfanté par une nouvelle vierge.

- L'assassin avait ce tatouage sur l'annulaire gauche.

- C'est la représentation de Marie, mère du Christ. Cet homme se voit peut-être marié avec Marie.

- Je vous remercie mon père.

- Attendez, Sainte Marie Madeleine a aussi prêché à Carry le Rouet et à l'Estaque. Renseignez-vous pour voir s'il ne s'est rien passé là-bas. Je vais prier pour vous commissaire.

- Merci, mon père, et priez pour toutes les Maries.

Montagni sortit et déposa un cierge. Il sursauta en voyant Alain, son petit-fils avec Dominique, sa fiancée. Il les embrassa.

- Que faites-vous là ?

- Nous sommes venus faire bénir la bague de fiançailles.

- Tu t'es converti ?

- Oui, j'ai demandé le baptême. Ça se fera à Saumur. Et toi tu es là pourquoi ?

- Pour l'enquête, mais garde ça pour toi. Je t'aime, tu sais mon garçon.

- Je t'aime aussi grand-père.

Montagni et Baptisti retournèrent à Saint Louis. César organisa la surveillance

des églises de Gémenos, du Plan d'Aups et de la grotte au sommet du massif de la Sainte Baume. Puis il rentra chez lui.

Léontine avait lu l'appel à témoin dans le soir. Elle était attristée de savoir que quelqu'un pouvait s'en prendre à des gamines. Elle serra son mari dans ses bras et l'embrassa. César avait les larmes aux yeux.

Lundi 29 décembre 1980

L'homme avait marché toute la nuit. Au petit matin, il était devant l'église de Gémenos. Comme la plupart des édifices religieux de la région, elle avait une

architecture gallo-romaine. Il entra pour repérer les lieux. Pour pouvoir accomplir son œuvre sainte, il allait devoir agir de nuit, dans l'obscurité la plus totale. Aussi devait-il s'assurer qu'il y avait bien une croix suffisamment solide pour supporter les pécheresses. Ensuite il étudierait les différents accès et essayerait son passepartout.

L'église de style roman avait une dominante de rose. Il se signa et longea la nef en passant sous les arcades de droite. Il savait que l'autel de la vierge se situait généralement à gauche tandis que celui de Joseph avec le tabernacle où étaient gardées les hosties était à droite. C'est là, sur le dernier pilonne qu'était accroché le calvaire, la croix supportant Jésus.

Il n'aimait pas quand il y avait la représentation du Christ. Cela compliquait son travail. Le corps s'accrochait, tout simplement. Mais il ne renoncerait pas pour autant à son œuvre purificatrice.

Il se rendit à la sacristie, sortit son passe-partout et fut satisfait de voir que la porte s'ouvrait aisément. Il sortit par l'arrière, contourna l'église et regagna le parvis. C'est là qu'il vit les gendarmes postés sur la place. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence, mais il en éprouva une rage immense. Il s'enfuit par l'arrière et rejoignit les collines.

À Saint Louis, Montagni coordonnait le travail des équipes de la police et de la gendarmerie.

- Je me fous de savoir que vous êtes en sous-effectif et que nous sommes pendant les fêtes de fin d'année, hurla-t-il au téléphone. Vous croyez que les assassins en tiennent compte.

- Tu es toujours aussi aimable, lui dit le commissaire Padovani de la PJ.

- Les gendarmes de Gémenos ne sont pas sûrs de pouvoir surveiller l'église H 24. Je t'en foutrais moi. Si on retrouve une gamine morte chez eux, c'est moi qui crucifierais le chef de la brigade.

Joseph Padovani avait rencontré Montagni, la première fois en 1944. Bien que naît en Corse, Padovani avait suivi son père en Lorraine où il travaillait dans les mines de charbon. En 1939, quand les Allemands reprirent l'Alsace et la Moselle, il fuit dans le sud pour ne pas être incorporé de force dans la Wehrmacht. Sa haine des boches le conduisit logiquement à intégrer la résistance. Montagni était le chef du groupe des résistants du nord de Marseille. Padovani n'aimait pas non plus les Italiens et César était d'origine italienne. Leurs premiers rapports furent difficiles, mais chacun sauva la vie de l'autre maintes et maintes fois. Depuis, leur amitié était devenue plus solide que les blockhaus qu'ils détruisirent au moment de la libération de Marseille par le 7^o régiment de Tirailleurs

algériens. Pour ça, ils furent décorés de la médaille de la Résistance par le général de Gaulle en personne. Par la suite, après une mission délicate en Algérie en 1954, ils reçurent la Légion d'Honneur. (lire commissaire Montagni NDLA) Montagni fut nommé commissaire principal à Saint Louis et Padovani commissaire à la PJ.

- Je suis à ta disposition, que veux-tu que je fasse ?

- Tu es au fait de toute l'affaire ?

- Oui, j'ai bossé qu'est-ce que tu crois ?

- Je veux que tu ailles à Martigues puis à Fos-sur-Mer. Ils ont trouvé des filles dans une église, mais pas de petits copains. Je pense que leur enquête a été un peu bâclée.

Avec un peu de chance, on en trouvera un encore vivant. Sinon, tu me récupères tous les indices que tu trouveras. J'envoie Baptisti aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

- Pas de problème monsieur le directeur.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Le bruit court à l'évêché que tu es notre prochain directeur.

- Putain, Louis ne m'en a parlé qu'hier. Et qu'est-ce que tu en penses ?

- Je trouve ça génial. Et puis c'est Léontine qui sera contente, tu ne prendras plus de risques et tu gagneras beaucoup plus. Non, c'est génial.

- Je n'ai pas encore dit oui. Bon, tu as du boulot.

L'après-midi, l'homme retourna à l'église de Gémenos. Il contourna la place à un kilomètre à gauche puis reviens sur les lieux le plus discrètement possible. Les gendarmes étaient encore là.

- C'est le diable, c'est le diable qui veut m'empêcher de faire la volonté de Dieu, se dit-il. Tu ne m'auras pas Satan, Jésus Christ est bien plus fort que toi.

Il avait vu, quand il était à l'intérieur de l'église, que la paroisse était jumelée avec celle de Cuges-les-Pins. Il ne connaissait pas la géographie, mais savait que le mot

paroisse définissait une même communauté religieuse. Marie Madeleine n'était pas venue prêcher à Gémenos, mais dans la communauté religieuse de Locus Gargarius (ancien nom du village). Une carte touristique sur la place lui donna la direction à suivre, vers le soleil couchant. Il repartit à travers la forêt en direction de Cuges-les-Pins. Il y arriva à la nuit tombée, pénétra dans le château d'eau du village et se coucha à même le sol. Après tout, Jésus lui aussi avait dormi par terre la veille de sa mise à mort.

Mardi 30 décembre 1980

Padovani avait passé la nuit dans l'Hôtel de ferrières à Martigues. Il se présenta à la gendarmerie dès son ouverture. Il demanda à rencontrer les parents de la jeune Marie trouvée dans l'église Sainte-Marie Madeleine sur l'île. Il apprit que la fille avait bien un petit copain, récupéra son adresse et s'y rendit avec les gendarmes. Ils le trouvèrent mort sur son lit, dans un état de putréfaction avancé. Il en fut de même à Fos-sur-Mer, à Salin de Giraud et aux Saintes-Maries-de-la-Mer.

Ni Baptisti, ni Padovani ne trouvèrent d'autres indices que ceux découverts à Marseille. À chaque fois, le garçon avait été poignardé et la fille étranglée sur place puis vidée de son sang. Ils firent envoyer les corps

des garçons à la morgue de l'évêché ainsi que tous les éléments récoltés.

L'homme fit le tour de l'église de Cuges-les-Pins. Il ne rencontra aucun policier ou gendarme. Le bâtiment était un carré imposant qui ressemblait plus à une domus gallo-romaine qu'à un édifice religieux. Seuls son clocher, une croix sur le faîtage et la statue de la vierge Marie en façade laissaient deviner sa fonction. Si on ne levait pas les yeux, on passait devant sans deviner que c'était l'église du village. Mais n'était-est-ce pas la mission même du lieu, nous faire lever les yeux, vers ce qui était plus grand que nous ?

Il contourna la place et poussa la porte de la sacristie. Elle n'était même pas fermée.

Le village n'avait pas de curé, c'était celui de Gémenos qui venait célébrer la messe du dimanche, une semaine sur deux. Le bedeau qui avait les clefs passait plus de temps au café du coin qu'à l'entretien de l'église.

L'intérieur était paradoxalement clair. Les murs blancs propageaient la lumière des nombreux vitraux. Il chercha la croix. Elle était elle aussi recouverte par le corps du Christ dans sa passion.

Son regard fut attiré par un porte-document où on voyait un livret faisant l'éloge de la chapelle Saint Antoine de Padoue à la sortie du village. Il vit sur la photo une immense croix devant la chapelle. Elle ferait parfaitement l'affaire.

Il lui restait à trouver une cible. Il retourna à la sacristie et trouva le registre

des baptêmes. Une seule fille avait été baptisée Marie depuis 1962. Il nota son adresse, sortit de l'église et commença à faire le tour du village pour repérer les lieux. L'adresse était à deux pas de l'église.

Montagni fulminait dans son commissariat. Être le responsable d'une équipe si grande et si disséminée, l'obligeait à rester derrière son bureau, accroché au téléphone. Il n'était pas sûr qu'il aimerait le poste de directeur de la PJ, car s'en serait fini du travail de terrain qui était l'essence du métier de policier.

Il en était là de sa pensée quand on frappa à la porte.

- Entrez.

- Commissaire, un docteur qui travaille à l'hôpital demande à vous voir. Il dit qu'il connaît l'homme dont le portrait-robot a été diffusé dans le Provençal.

- Fais-le entrer.

Un homme plutôt petit, d'un âge incertain, pénétra dans le bureau de Montagni.

- Bonjour, monsieur le commissaire, je suis le docteur Levy, de l'hôpital Édouard Toulouse.

- Édouard Toulouse ?

- Oui, je sais ce que vous vous dites, Édouard Toulouse, l'hôpital des dingos, des fous, des tarés. Oui, je suis psychiatre, mais

je soigne aussi les blessés de la vie, comme des parents qui ont perdu un enfant dans d'atroces circonstances par exemple.

- Excusez-moi docteur, c'est seulement que j'étais persuadé que vous travailliez à l'Hôpital Nord.

- Ben non, moi c'est l'hôpital qui est dans l'ombre, au sens propre comme au sens figuré, de l'autre. Celui qui est au sommet de la colline.

- Vous pensez connaître le nom de l'homme que nous recherchons ?

- Non commissaire, je ne pense pas. Je le connais. Je le connais parce que c'est mon patient.

- Pouvez-vous m'en dire plus sans bafouer le secret médical ?

- Je suis de ceux qui pensent que le secret médical n'a plus lieu d'être quand la vie de tierces personnes est en danger. Mon patient s'appelle Juda El Khoury. C'est un Franco-Libanais né à Beyrouth en 1945. Sa mère était une prostituée travaillant sur le port. Elle tomba enceinte d'un marin français qui refusa de reconnaître l'enfant. Elle était chrétienne et a vécu cette maternité comme une trahison. C'est pour cela qu'elle a appelé son enfant Juda.

- Je ne comprends pas.

- Juda est l'apôtre qui a dénoncé Jésus aux prêtres juifs. Ce nom est maudit chez les chrétiens. Vous n'imaginez pas le poids qu'elle a fait peser sur son enfant.

- Si vous le dites.

- Ils ont émigrés en France en 1962 où elle a continué à vendre son corps. Le garçon a grandi dans les bordels sous les coups de sa mère, des différents proxénètes et même de certains clients à qui elle le vendait parfois. À seize ans, il s'est enfui et a vécu dans la rue en travaillant de temps en temps comme commis de cuisine. C'est là qu'il a une révélation mystique. Il est persuadé que l'archange Gabriel est venu le visiter et lui a demandé de préparer le retour du Christ. D'après lui, Jésus devait renaître d'une fille vierge.

- Une fille nommée Marie.

- Exact.

- Comment est-il arrivé chez vous ?

- Il a vécu un temps au petit monastère à la Rose, mais rapidement son attitude a alerté les moniales. Juda se flagellait et traitait les femmes de prostituées. Selon lui, seules les femmes s'appelant Marie et étant vierges avaient le droit de recevoir la bénédiction de Dieu. Le père abbé nous a appelés, car nous avons déjà soigné des gens venus faire une retraite chez eux. J'ai ausculté Juda et l'ai persuadé de venir à l'hôpital pour soigner son agressivité.

- De quoi souffre-t-il ?

- Paranoïa schizophrénique. Pour lui, le monde est à la solde de Satan. Jésus doit revenir pour que se déclenche l'apocalypse.

- Pourquoi n'est-il plus chez vous ?

- Nous lui avons donné un traitement et laissé partir. Un hôpital psychiatrique pour une ville comme Marseille, ce n'est pas suffisant. Nous faisons un diagnostic, traitons la maladie et passons à un autre patient.

- Si je le trouve, comment dois l'aborder ?

- Il ne faut surtout pas le brusquer. Il ne raisonne pas comme nous. Entrez dans son jeu, parlez-lui de Jésus, de la Vierge Marie, vous voyez ? Le Provençal ne dit pas pourquoi vous recherchez Juda.

- Ce que je vais vous dire doit rester confidentiel.

- Vous avez ma parole. Juda est mon patient.

- Il a assassiné six filles entre quinze et dix-huit ans, s'appelant Marie et n'étant plus vierges.

- Mon dieu. Si vous le trouvez, appelez-moi. Il me fait confiance, je saurais le persuader de se rendre.

- Je vous prends au mot. Je vous remercie d'être venu me voir.

Montagni fit diffuser le nom de Juda El Khoury attaché au portrait-robot et le fait que c'était un malade mental.

Mardi 30 décembre 1980

Ce mardi, Marie Dubois était en vacance. À seize ans, elle était déjà en terminale au lycée privé Sainte-Marie d'Aubagne. Comme toutes les filles de son âge, elle était pendue au téléphone avec son amie Christine.

- Vivement demain. Raphaël organise le réveillon chez lui. Ses parents ne seront pas là. Tu imagines ce que cela veut dire ? On pourra faire ce que l'on veut.

- Tu sais ce que je pense, alcool et garçons, ça n'a jamais fait bon ménage.

- Tu vois le mal partout. Raphaël et moi, nous nous aimons. L'année prochaine on ira à l'université à Aix-en-Provence. Nous prendrons une seule chambre.

- Tes parents sont d'accord avec ça ?

- Oui, ils sont cool. Eux aussi se sont connus à l'université, en 1968. Ils baisaient déjà ensemble à dix-huit ans. À l'époque, ils n'étaient pas majeurs, eux non plus. Tu sais, ma mère préfère que je ne lui mente pas. Elle m'a accompagné chez le gynécologue et je prends la pilule.

- Oui, bien moi, j'ai choisi de rester vierge jusqu'au mariage.

- Tu as tort, crois-moi. Il n'y a rien de plus beau que de faire l'amour. Il ne te plaît pas Florian, le copain de Raphaël ?

- Oui, il est mignon, mais pas au point de sortir avec lui.

- Ne me fais pas faux bon demain. J'ai besoin de toi pour que mes parents me laissent aller au réveillon.

- Ne t'inquiète pas, je viendrais, mais toi ne laisse pas croire à Florian que je suis prête à me jeter dans ses bras.

- Ne t'inquiète pas.

Juda s'était installé dans le clocher de l'église. À dix heures, il vit Marie sortir de chez elle. Elle portait un pull-over à col roulé en nylon laissant apparaître sa poitrine généreuse, et une mini-jupe. C'était une très jolie fille avec de longs cheveux bruns. Elle se rendit à la boulangerie en souriant à tous les hommes qu'elle croisait. Elle savait qu'elle était attirante et en jouait.

- C'est encore une pute, dit Juda. Je suis sûr qu'elle n'est plus vierge. Pute, pute. Je sais, seigneur, tu as pardonné ses péchés à une prostituée. Quand tu seras de retour, tu pourras pardonner, mais il faut que tu reviennes. Pour ça, il faut qu'une Marie reste vierge. Quand ces putes verront ce que je fais aux Maries qui ne sont plus vierges, elles ne voudront plus forniquer. Elles attendront l'œuvre de Dieu.

Montagni demanda que les églises de l'Estaque et de Carry le rouet soient inspectées. Pendant ce temps, les gendarmes des Saintes-Maries-de-la-Mer à Martigues continuaient leurs enquêtes de voisinage.

Personne n'avait vu l'individu représenté sur le portrait-robot.

Comment un homme de plus de deux mètres avec une gueule à faire peur et vêtu en robe de bure avait pu passer inaperçu. Le seul évènement inhabituel commun à toutes les villes où avait eu lieu un meurtre, avait été le vol à l'étalage de fruits. Il fut donc ordonné aux gendarmes de Gémenos de contacter les marchands de primeurs pour qu'ils signalent tout fait délictuel.

À cinq heures du soir, Juda commença à ressentir la faim. Le jour déclinait aussi en profita-t-il pour descendre du clocher. Il avait revêtu une cape grise par-dessus sa robe de bure marron, non pas pour se camoufler, mais pour combattre le froid.

Habituellement le mois de décembre était encore chaud dans le sud de la France, mais cette année-là allait enregistrer le froid le plus mordant depuis 1954.

Le mistral s'était levé et la température commençait à approcher les zéro degré. Juda emprunta la rue Méry en rasant au maximum les maisons pour rester dans l'ombre des réverbères, puis se retrouva sur la rue du four. Une bonne odeur de cuisine commençait à s'échapper d'un restaurant. Il s'enfonça dans une alcôve et attendit.

D'expérience, il savait que le cuistot sortirait jeter les restes du service de midi ainsi que les déchets de cuisine, à l'arrière de l'estaminet. Le maître coq en pantalon pied-de-poule fuma une cigarette puis rentra rapidement en se frottant les mains.

Juda se jeta sur les poubelles, fouilla un peu et dégotta des carcasses de pigeon, des branches de céleri ainsi que des épluchures de pommes, en grande quantité. Il mit tout ça dans les poches de sa capeline et repartit se réfugier dans le clocher.

Il mangea la moitié de ses victuailles et garda le reste pour le lendemain.

- Les gens croient que les restes sont immangeables, mais toi Seigneur, tu as mangé des sauterelles quand tu errais au désert. Satan a voulu te pervertir, mais Dieu a su te maintenir dans la bonne voie. Ce sera pareil pour moi, rien de m'empêchera d'accomplir la mission que m'a donné l'archange Gabriel. Je dois trouver une vierge pour que le Saint-Esprit conçoive un

nouveau messie. Les autres ne méritent pas de vivre.

Mercredi 31 décembre 1980

Les différentes enquêtes n'avaient rien donné. Plus d'une centaine de gendarmes et de policiers avaient ratissé les zones de crimes. Tout le monde avait été interrogé, les abords fouillés et rien, que dalle, que tchi, walou. Ce Juda était un fantôme. Il tuait les amants, emportait les filles sans que personne ne voie rien. Comment était-ce possible ? Certes, il agissait toujours la nuit et les filles n'étaient pas bien grosses. Mais quand même, il fallait bien qu'il les porte ces

filles. Et puis avec quoi avait-il tué les garçons et exsanguiné les gamines ?

Montagni rappela le médecin légiste.

- Louis, que peux-tu me dire des armes ?

- Rien de spécial, il tue les garçons avec un couteau de combat, style Kabar avec un seul tranchant. Les incisions sur les artères des gamines ont été réalisées avec un stylet à lame triangulaire. Ne te fais pas d'illusion, toutes les armureries, magasins de sport ou de camping vendent ces armes. Néanmoins, je peux te dire que les siennes sont drôlement affûtées.

- Tu m'étonnes, il a été apprenti cuistot. Tu fais quoi ce soir ?

- J'ai invité mon frère, essaye de ne pas m'appeler.

- Bon réveillon.

- A l'an que ven, César, que se sian pas mai que siguem pas mens. (Provençal : À l'année prochaine, César, que si nous ne sommes pas plus, nous ne soyons pas moins).

- On va croiser les doigts.

À vingt heures, Christine vint chercher sa copine Marie pour aller au réveillon chez Raphaël. Elles portaient quasiment la même tenue de fête. Une robe bustier noire avec des parements argentés, une ceinture stylée pour marquer la taille, une veste tailleur, un sac à main et des chaussures assorties. Elles

étaient magnifiquement belles et avaient envie de croquer la vie à pleines dents.

Raphaël habitait rue de l'horloge. C'était en fait une ruelle ne disposant pas d'éclairage public. C'était flippant et à la fois excitant pour les jeunes filles. Quand elles entrèrent, les garçons avaient déjà commencé à boire.

Juda s'était préparé, il avait attaché à son mollet droit un étui pour son Kabar et sur le gauche, un petit couteau de plongée à lame effilée et triangulaire. Dans son dos, il passa un sac en toile de jute, par-dessus il enfila sa robe de bure sur laquelle il noua une ceinture de corde. Il descendit de son promontoire, se glissa à l'extérieur de l'église et attendit dans l'ombre.

Quand les filles sortirent de chez elles, il les suivit à bonne distance. Elles faisaient tellement de bruit qu'il n'avait pas besoin de se soucier de rester silencieux. La traque ne dura que cinq minutes et la cible disparut dans une petite maison légèrement en retrait de la rue. En face, un bouquet d'aloès lui offrit un couvert pour attendre le bon moment.

La maison de Raphaël se composait d'un rez-de-chaussée avec une pièce unique. La cuisine dite américaine était ouverte sur le salon salle à manger. Les jeunes gens n'avaient pas fermé les volets et les rideaux étaient si minces que Judas voyait tout ce qui se passait à l'intérieur. Lui était parfaitement invisible. À l'étage il y avait

sans doute les chambres dont aucune n'était allumée.

Juda n'avait pas de mal à distinguer les deux amies. Marie était brune tandis que Christine avait une longue chevelure d'un blond éclatant. Ils avaient mis de la musique, si fort que Juda était persuadé que les voisins n'étaient pas là. D'ailleurs on ne voyait pas de lumière ailleurs que dans cette maison sur cette partie de la rue.

- Tu me facilites la tâche seigneur, dit-il.

Les enfants mangèrent des toasts sans jamais cesser de danser. À minuit, ils hurlèrent le décompte de 1980 qui se terminait et de 1981 qui s'annonçait. Au zéro, ils s'embrassèrent, Christine sur les joues des garçons, tandis que Marie donna

un baiser appuyé sur la bouche Raphaël qui lui prit la main et l'attira dans l'escalier.

Montagni et Léontine réveillonnaient chez Joseph et Maria Padovani. Les deux amis s'étaient mis d'accord pour ne surtout pas parler de l'affaire en cette soirée qui se devait d'être festive. Maria, d'origine corse comme son époux, avait préparé un cochon de lait à la Piétra, une bière insulaire, accompagné de châtaignes. En entrée pour varier, ils avaient dégusté des charcuteries à base de porc. Les Montagni se régalaient.

- Dis-moi César, demanda Joseph, elle est comment la fiancée d'Alain.

- C'est une très jolie fille. Elle a vingt-six ans et est très sérieuse. Tu penses bien que

j'ai fait mon enquête. Elle a travaillé douze ans « aux pâtes de Provence », à la rue Longue. Elle est très appréciée des clients et respectée par les autres marchands de Marseille. Elle est d'une propreté et d'une honnêteté sans faille.

- Si je te comprends bien c'est la femme parfaite. Elle n'a donc aucun défaut.

- Si malheureusement, elle a un défaut, c'est son père. Tu te souviens de l'Italien qui avait signalé le meurtre de l'ingénieur nucléaire en 1954 ?

- Oui, quel rapport ?

- C'est lui le père et l'enfant qui est née à Foresta c'est elle.

- Mon Dieu, comme le monde est petit et comme le destin a le sens de l'humour.

- Quand j'ai vu ce type la première fois, j'ai immédiatement senti que c'était un homme mauvais. Tu me connais, je ne me trompe jamais.

- Comment ça s'est passé la demande en mariage ?

- Je crois qu'Alain ne l'a pas encore rencontré. Peut-être devrais-je l'accompagner ce jour-là.

- Ton petit fils est un homme maintenant. Il va devenir sous-officier et chef de char. Je suis sûr qu'il saura parler d'homme à homme avec son beau-père.

- Tu as raison, si ça se passe mal, je mets un billet sur Alain.

- Et toi Léontine qu'est-ce que tu penses d'elle ?

- J'ai eu une conversation avec Dominique. Moi aussi je sais juger les gens. Elle est follement amoureuse d'Alain. Elle a l'air gentille. Elle sera une bonne femme pour lui et j'espère une bonne mère.

- Bon, si on buvait à cette année qui s'achève, dit César.

À Cuges-les-Pins, Raphaël et Marie étaient en train de faire l'amour à l'étage. Au rez-de-chaussée, Christine et Florian entendaient les gémissements de leur copine. Ils s'étaient installés dans le canapé et avaient allumé la télévision. En fait ils ne la regardaient pas. Christine commençait à être excitée. Elle voulait rester vierge

jusqu'au mariage, mais elle se demandait si Florian savait donner du plaisir à une fille sans la pénétrer avec son sexe.

Elle le lui demanda directement. Florian commença à l'embrasser et lui caresser la poitrine. Au bout de quelques minutes, il lui releva maladroitement sa jupe. Il souleva sa culotte et commença à lui caresser la vulve. Christine le guidait vers son clitoris. Elle s'était déjà masturbée et savait à quel point son bouton était sensible. Elle lui susurra à l'oreille que s'il la faisait jouir, elle saurait lui rendre la pareille. Florian la caressa donc avec application et Christine tressaillit dans ses bras.

Quand elle eut repris ses esprits, elle dégrafa la fermeture éclair du pantalon de Florian et sortit son sexe avec peine, car il

était extrêmement dur. Elle pensa que cela irait très vite.

Juda vit qu'un couple était monté dans une chambre à l'étage tandis que le deuxième restait en bas. Il sortit de sa cachette, poussa la grille du jardin et avança prudemment jusqu'à la porte d'entrée. Il récupéra son passe-partout, crocheta la serrure et pénétra à l'intérieur de la maison. Il se cala contre le meuble d'entrée et saisit son Kabar.

Christine se pencha sur Florian et commença une fellation. Le garçon de dix-sept ans n'avait jamais reçu une telle caresse. Il éjacula quasi instantanément, les yeux fermés.

Juda saisit les cheveux de Christine, tira sa tête en arrière et lui trancha la gorge. Avant que Florian ne s'aperçoive de quoi que ce soit, le géant pivota son bras et planta le poignard dans la carotide du garçon. Cela ne dura pas plus de dix secondes.

Il grimpa les marches et trouva la chambre où Marie était en train de faire l'amour avec Raphaël. Il ouvrit la porte en silence. Les amants étaient en transe et ne pouvaient pas entendre quoi que ce soit.

Juda planta encore une fois son couteau dans le cou du garçon. Dans le même mouvement, il saisit le cou de la fille de sa main gauche, lui serra la trachée jusqu'à ce qu'elle succombe.

Avec les autres filles, il avait mis des gants pour vérifier leur hymen. Cette nuit il

avait surpris cette Marie avec un sexe mâle dans son corps. Pas la peine de vérifier, elle n'était assurément plus vierge.

Il l'habilla, prit son sac en toile de jute, l'enferma à l'intérieur et la jeta sur ses épaules. Il quitta la maison sans un regard pour les pauvres gamins assassinés à cause de sa folie.

Il repartit sur la rue de l'horloge et prit la première à droite, la montée de la chapelle. Il avançait comme s'il ne portait rien. Certes la gamine ne pesait pas plus que cinquante kilos, mais Juda avait une force démoniaque. Il avait bien étudié le trajet et savait qu'après le premier virage en épingle à cheveux, il devait prendre plein ouest à travers la forêt.

Devant la chapelle le silence et l'obscurité étaient profonds. Juda étant nyctalope, il n'était nullement gêné par ces conditions. L'édifice était d'un blanc immaculé.

Trônant sur son flanc de colline qui dominait le village et la large vallée, la chapelle faisait face à une vue magnifique. Sur cette colline était jadis bâti l'ancien village aujourd'hui disparu, au pied duquel existait une première chapelle, la chapelle Sainte-Croix.

En 1348, le légat du pape Guy de Montfort, descendant de Saint Louis, était de passage à Cuges sur le chemin de l'Italie. Frappé par la peste noire à Marseille, il fut soigné par les Cugeois avec un grand

dévouement ; si bien qu'il guérit, et qu'il promit de leur offrir une relique de saint Antoine de Padoue. En 1350, les habitants recevaient des mains de Guy de Montfort, revenant d'Italie, une partie du crâne de saint Antoine qui venait d'être exhumé à Padoue. Cet objet était depuis lors conservé précieusement à Cuges.

Au seizième et au dix-septième siècle, la chapelle devint un ermitage, alors que le village en hauteur était abandonné. L'un des ermites, le frère Jean Bonifay, y demeura et fut considéré comme un saint. En 1692, après cinquante ans de vie austère, il s'éteignit et fut inhumé en ce lieu en présence de toute la population.

À la place de l'ermitage, on construisit

en 1896 la chapelle actuelle dédiée au saint patron de la ville, Antoine de Padoue. En forme de croix, elle était chapeautée par quatre petits clochetons et un plus grand en son centre soutenant la statue du saint d'origine portugaise et disciple de Saint François d'Assise.

Juda posa son sac devant la croix et sortit le corps de Marie. Il défit la corde qui lui servait de ceinture et l'attacha sous les bras de sa victime. Il lança la corde par-dessus l'un des bras de la croix, hissa le corps et noua le lien pour la maintenir en place. Ensuite il lui attacha les bras en croix.

Il récupéra son petit couteau de plongée et lui ouvrit les veines. Il commença par inciser les artères poplitées derrière le

genou, palmaires aux poignets puis les carotides. Le cœur ne battant plus, un sang rouge et visqueux commença à s'écouler lentement sur le sol.

Dans son esprit malade, le sang de cet enfant était infecté par le mal, par Satan. Il devait la vider du mal pour que Dieu lui accorde son pardon et l'accepte en son paradis. Il se signa, récita un Avé et un Pater et disparut dans la forêt.

Jeudi 1^{er} Janvier 1981

À cinq heures du matin, les parents de Raphaël arrivèrent chez eux, rue de

l'horloge. Ils constatèrent que le portail du jardinet était entrebâillé. Inquiets, ils se dépêchèrent de rejoindre la porte d'entrée qui elle non plus n'était pas fermée. Le père allait dire à son épouse d'attendre dehors quand elle le poussa et pénétra dans la maison. Aussitôt elle poussa un hurlement. Sur le canapé du salon, l'ami de leur fils était étendu, la gorge ouverte. Au sol gisait Christine, une copine, égorgée elle aussi.

- Raphaël ; Raphaël, cria-t-elle tandis qu'elle grimpait les marches conduisant à la chambre de leur fils.

Le père lui inspecta les autres pièces du rez-de-chaussée pour voir s'il ne s'était pas caché quelque part. La femme hurla de plus belle. Son fils unique était allongé sur son lit, nu et la gorge ouverte. C'en fut trop pour la

pauvre femme, elle fut prise de convulsions et s'évanouit. Monsieur Badian vit à son tour l'indicible, se mit à trembler, mais réussit à se reprendre. Il descendit au salon, prit le téléphone et composa le 17.

Montagni avait du mal à dormir. Malgré un mal au crâne obsédant, il restait dans son lit pour ne pas réveiller Léontine. Après le départ de leurs amis, ils avaient fait l'amour, car elle souhaitait lui faire oublier les horreurs de son métier. César avait toujours été un amant formidable, mais cette nuit-là il n'avait pas donné le meilleur de lui-même.

Ils se redirent leur amour et César commença à penser qu'il devrait lever le pied s'il ne voulait pas que son boulot le ronge et indirectement ronge son épouse.

Lui au moins n'était pas tombé dans l'alcool contrairement à son connard de beau-fils. Il repensa à sa confession à Notre-Dame de la Garde et demanda pardon à la bonne mère.

- Putain, moi le socialiste, je deviens catho.

C'est à ce moment-là que le téléphone sonna.

- Commissaire Montagni ? Ici la gendarmerie de Gémenos.

- Ne me dites pas qu'il a remis ça ?

- Nous n'en sommes pas sûrs, mais cette nuit trois gamins, deux garçons et une fille ont été égorgés à Cuges-les-Pins.

- La fille, elle s'appelle Marie ?

- Non, mais le mode opératoire semble le même. Le garçon de la maison où ont eu lieu les meurtres avait une copine. Elle, elle s'appelle Marie.

- Je vais venir. En attendant, vous prévenez la PJ et vous me fouillez toutes les églises à Cuges et à Gémenos. Vous me trouvez cette Marie, vivante j'espère.

- À vos ordres monsieur le commissaire.

Léontine s'était réveillée.

- Ça recommence dit-elle ?

- Oui.

- Il a encore tué une fille.

- Pour l'instant trois gamins.

- Trouve le César, trouve cet enfoiré. S'il le faut, ne rentre pas à la maison, tu dois faire cesser cette ignominie.

- Je te laisse, je t'aime.

Il appela Padovani, Baptisti et Martin, prit sa voiture personnelle et fonça à Cuges-les-Pins. Il roula à fond sur l'autoroute A7, sortit à la Rose et passa par la Valentine pour reprendre la A50 en direction d'Aubagne puis la D8 jusqu'à Gémenos. Par chance les rues étaient désertes en ce Premier de l'an. Néanmoins, il tomba sur un barrage des gendarmes qui faisaient un contrôle d'alcoolémie à côté d'une discothèque.

Il pila et fit crisser ses pneus. Un des gendarmes sortit son pistolet de service et le pointa en direction de sa Renault 9.

- Coupez le contact et sortez du véhicule, dit le militaire.

Montagni éteignit le moteur et saisit sa carte de police

- Mains en vue, les mains sur le volant.

- On se calme, je suis le commissaire Montagni, dit César en brandissant sa carte tricolore.

Le gendarme s'approcha, l'arme toujours pointée vers la Renault et inspecta les papiers du conducteur.

- Vous roulez un peu vite commissaire.

- Appelez le chef Gomez, un meurtre a eu lieu à Cuges-les-Pins, en rapport avec mon affaire. Je dois m'y rendre, je n'ai pas le temps de lambiner.

- Toutes nos excuses, nous allons vous accompagner.

- Vous tombez bien, on doit se rendre rue de l'horloge.

Montagni reparti avec une moto lui ouvrant la route. Un quart d'heure plus tard, ils étaient sur les lieux du crime. Padovani et Baptisti étaient déjà là, ainsi qu'une ambulance des pompiers et le chef de brigade de gendarmerie.

- C'est un massacre dit Joseph. Si c'est le même enfoiré, il a passé la surmultipliée.

Il a tué le fils de la maison et deux de ses camarades. Un garçon et une fille.

- Sait-on si on a trouvé Marie ?

- Non, rien à l'église du village, ni à celle de Gémenos.

- Tu as parlé aux parents ?

- Non, on t'attendait. L'IJ est en route ainsi que Lopez.

Montagni s'avança vers l'ambulance. Une femme était allongée sur la civière tandis qu'un homme était assis à ses côtés. La femme était endormie et avait une perfusion.

- Je suis le commissaire Montagni, dit César au toubib. Je souhaiterais interroger monsieur.

- Je vous écoute dit Charles Badian.

- Je vous présente mes condoléances. Votre fils était dans votre maison cette nuit ?

- Oui, ma femme et moi avons réveillé à la salle commune du village. Les enfants voulaient faire la fête entre eux. Si j'avais su.

- Savez-vous si une fille s'appelant Marie était présente ?

- Oui, c'est la petite amie de mon fils. Elle était certainement là, mais nous ne l'avons pas trouvé.

- Avez-vous appelé ses parents ?

- Non, je suis désolé je n'en ai pas eu le courage. J'ai donné son adresse aux gendarmes.

Sur ce, une 4L de gendarmerie arriva et les parents de Marie sortirent en courant. Ils voulurent entrer dans la maison, mais Padovani et Baptisti leur bloquèrent le passage. La femme hurlait, le gendarme leur avait dit que les autres enfants avaient été tués.

César s'approcha d'eux.

- S'il vous plaît, madame et monsieur, vous ne pouvez pas entrer, c'est une scène de crime. Je vous garantis que votre fille n'est pas là. Nous mettons tout en œuvre pour la retrouver.

- Qui êtes-vous ? demanda le père.

- Commissaire Montagni de Marseille.

- Que vient foutre un commissaire marseillais ici ? Vous avez des informations sur le meurtrier ?

- Je ne peux rien vous dire pour l'instant. Votre fille connaissait-elle un endroit où elle aurait pu se réfugier ?

- Je ne sais pas dit le père.

- Les enfants aimaient jouer autour de la chapelle Saint Antoine, dit la mère. Ils faisaient comme si c'était un château fort.

- Une chapelle ? Où ça ?

- Elle n'est pas loin, à cinq cent mètres tout au plus. Allons-y, dit le père.

- Non, vous restez là.

- C'est hors de question.

- Gendarme, vous me gardez les parents ici, s'il le faut, je vous autorise à leur mettre les menottes. Chef, vous la connaissez cette chapelle ?

- Oui, je vous y emmène.

- Baptisti, tu restes avec le gendarme.

Montagni et Padovani montèrent dans la 4L. En moins de cinq minutes, ils virent la chapelle et la croix qui trônait devant. Sans surprise, Marie était accrochée. César tapa la planche de bord avec sa main.

- Putain l'enculé, l'enculé. Joseph, si on l'attrape, il faudra que tu m'empêches de le buter.

- Tu n'en auras pas le temps.

Ils sortirent de la voiture et s'approchèrent du corps. Une mare de sang s'étalait au pied de la croix et ils constatèrent les blessures habituelles.

- Chef redescendez, prévenez la famille et faite monter l'IJ quand ils arriveront.

César s'assit sur le perron de la chapelle.

- J'en peu plus Joseph. J'ai cinquante-neuf ans. Depuis quarante ans je suis entouré de cadavres. Ce fut d'abord ceux de nos camarades de la résistance et ceux des

Allemands qu'on tuait, puis ce boulot. Je pensais avoir tout vu, mais là, cet enfoiré s'en prend à des enfants.

- C'est un malade mental.

- Je n'en ai rien à foutre que ce soit un malade mental. On n'a pas pu l'empêcher de tuer encore. JE n'ai pas pu l'empêcher de tuer encore.

- Tu as fait tout ce qu'il fallait. On ne peut quand même pas mettre un flic derrière chaque fille qui s'appelle Marie.

- Et bien, c'est ce qu'on va faire.

Juda avait marché toute la nuit et fait vingt kilomètres à travers les collines pour se cacher dans le château de Trets. Ce village

était largement au nord de l'itinéraire de Sainte-Marie Madeleine. Personne n'aurait l'idée de le chercher là-bas.

Le Château des Remparts était situé à l'extrémité sud-est de l'ancienne cité médiévale. Il avait été édifié au douzième siècle. L'enceinte fortifiée supportait huit tours carrées et quatre portes affublées de ponts-levis qui permettaient de franchir les fossés pour entrer dans la cité. Le château était une construction en équerre avec des créneaux et des gargouilles. Le toit était en tuiles rondes, reposant sur des poutres monumentales de mélèze de la Sainte-Baume. L'ensemble du bâtiment de quatre étages, plus un sous terrain, représentait une superficie d'environ deux mille mètres carrés.

Ses grandes façades en calcaire blanc du pays étaient percées de fenêtres irrégulières à meneaux. Du côté opposé aux remparts, des archères et des mâchicoulis assuraient la défense. Il renfermait un escalier monumental et deux imposantes cheminées. Les étages supérieurs étaient interdits d'accès à cause des risques d'effondrement.

Juda avait profité de cette interdiction pour squatter une cellule depuis qu'il avait quitté l'hôpital psychiatrique. Il entrait et sortait toujours de nuit, sinon, il dormait à la belle étoile là où sa mission le conduisait.

Il se dévêtit, prit un peu d'eau de pluie qu'il récupérait grâce aux fuites dans la toiture et fit sa toilette. Ensuite, il pria, ramassa sa discipline, un petit fouet en

chanvre. Ses lanières comportaient des nœuds avec lesquels il se flagella en récitant une prière pour le pardon de ses péchés : « Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour, selon ta grande miséricorde, efface mon péché. Lave-moi tout entier de ma faute, purifie-moi de mon offense. Oui, je connais mon péché, ma faute est toujours devant moi. Contre toi, et toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait. »

Ensuite, il se rhabilla, prit l'évangile selon Mathieu et relut le paragraphe dix-huit. Au bout de deux heures, il s'endormit.

Montagni redescendit dans le village de Cuges. Le curé de Gémenos était là pour

donner les saints sacrements aux enfants et soutenir les familles. Montagni le prit à part.

- Mon père, je ne comprends pas.

- Dites-moi mon fils.

- Ce que je vais vous dire est confidentiel.

- N'ayez crainte.

- Nous savons que le tueur a assassiné des enfants dans tous les lieux où Sainte-Marie Madeleine a prêché entre Les Saintes-Maries-de-la-Mer et la Sainte Baume.

- Mon Dieu, cela fait combien d'enfants égorgés ?

- Nous en sommes à dix. J'avais fait mettre l'église de Gémenos sous

surveillance. Je ne comprends pas pourquoi il a agi ici. Marie Madeleine n'est jamais venue à Cuges-les-Pins.

- Il a sans doute repéré vos gendarmes comme moi je l'ai fait. À l'époque de Marie Madeleine, Gémenos n'existait pas. Ici c'était la communauté religieuse de Locus Gargarius. Cette communauté rassemblait plusieurs domus, maisons ou ensembles de maisons, disséminées dans la montagne. Cuges-les-Pins en faisait partie. Aujourd'hui, à cause du manque de prêtres, nous avons créé les ensembles paroissiaux. Mais on n'a rien inventé, ils existaient déjà aux premiers siècles.

- Si le meurtrier suit sa logique, il va frapper au Plan d'Aups et à Saint-Maximin-

la-Sainte-Baume. Combien de villes dois-je mettre sous surveillance ?

- La paroisse du Plan d'Aups comprend la ville de Saint-Zacharie. Saint Maximin a plus de chance. Du fait de la présence des reliques de Marie Madeleine, elle a suffisamment de prêtres pour ne dépendre d'aucune paroisse. En revanche vous ne devez pas oublier la grotte et l'Hermitage.

- Je vous remercie mon père.

- Je prierais pour vous commissaire.

- Tu veux faire quoi ? hurla le directeur de la PJ ?

- À en croire le curé de Notre Dame de la Garde, il reste deux étapes du trajet de Marie Madeleine. Le plan d'Aups et Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. On y va, on recense toutes les Maries nées entre 1962 et 1967 et nous les plaçons sous protection policière. La surveillance des églises n'a pas marché. Il faut passer à l'étape au-dessus.

- Tu imagines le nombre de policiers et de gendarmes que cela va monopoliser ?

- Tu préfères que j'aille voir les journalistes et que je leur dise que ce fou tue toutes les Maries qui ne sont plus vierges ?

- Ce serait la panique. Ok, fait comme ça. Tu auras tous les moyens que tu veux. Comme tu seras dans le Var, je vais téléphoner au préfet de Toulon.

Vendredi 2 janvier 1981

Une horde de policiers et de gendarmes avaient investi les bureaux de l'état civil du Plan d'Aups, de Saint-Zacharie et de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Ces trois villes totalisaient trois mille habitants dont trente-six se prénommaient Marie. Sur ces trente-six, six avaient entre quinze et dix-huit ans. (Chiffres vérifiés NDLA).

- C'est jouable, dit Padovani. On sera en mesure de surveiller six gamines vingt-

quatre heures sur vingt-quatre, avec les effectifs que nous ont donnés les préfets du Var et des Bouches-du-Rhône.

- Il faut le faire discrètement pour ne pas effrayer les familles, dit Baptisti.

- Et je ne veux pas qu'ils se fassent repérer par le tueur. N'oublions pas le but de notre enquête. On protège les gamines et on attrape le tueur, dit Montagni. Le portrait-robot a été diffusé dans le Var ?

- Oui, César, tu nous prends pour des amateurs ?

- Excuse-moi Joseph, je suis à cran.

- Nous le sommes tous.

Samedi 3 janvier 1981

Ce matin, Juda quitta sa cachette avant le lever du soleil et partit en direction de Saint-Zacharie. Les deux villages n'étaient séparés que de dix kilomètres. Il marcha à bonne allure en suivant la départementale douze sans jamais monter dessus. Il recommença sa routine. Inspecta l'église et dégota le registre des baptêmes.

Deux filles s'appelaient Marie, une de quinze ans et une de dix-sept. Il nota les adresses et partit chercher à manger. Non loin de l'église se trouvait une zone commerciale avec restaurants, boulangerie

et primeur. Il trouva largement de quoi rester dans ce village le temps qu'il fallait pour trouver sa prochaine cible. Il remonta dans le clocher, se confectionna une couche avec son sac de toile et sa cape puis se sustenta. Il attendrait là que la nuit tombe pour repérer les adresses des filles.

Marie Moustier habitait le boulevard des fours. Ce n'était pas étonnant quand on savait que son aïeul avait été l'un des créateurs de l'industrie des céramiques au dix-septième siècle. Sur ce boulevard subsistaient quatre anciens fours à flamme. De six mètres de haut pour neuf mètres de long et sept de large, ils étaient en moellons de briques entrelacés de ferraille.

Juda grimpa sur un des fours. Il avait une vue parfaitement dégagée sur l'immense maison des Moustier, ancien corps de l'usine de céramique. Il ne portait rien sous sa bure, malgré cela ni la température sous les zéro degré, ni le mistral ne le dérangent. Sa mission était messianique, Jésus avait énormément souffert dans sa passion. Juda considérait que les conditions n'étaient pas suffisamment rudes.

Au bout d'une heure, il remarqua des allez et venus. Un homme vêtu d'un jean, de baskets et d'un blouson d'aviateur semblait chercher quelque chose. Il ne ralentissait pas devant la maison de Marie, ne la regardait même pas, mais passait et repassait à intervalle régulier.

- Peut-être est-ce un amant qui attend qu'une pute lui ouvre sa porte ; se dit-il.

À dix-sept heures, un jeune homme vint sonner à la porte de la maison. Une jeune fille dont l'âge pouvait correspondre à Marie lui ouvrit.

- J'ai dit que je ne voulais plus te voir, dit la jeune fille au garçon.

- Marie, je t'aime, tu ne peux pas me rejeter comme ça.

- Ah, je ne peux pas ? Quand j'ai accepté de faire l'amour avec toi, tu m'as juré que tu te retirerais. Tu m'as fait un enfant, espèce de salop. Je vais devoir me faire avorter.

- Ne fais pas ça. Je suis catholique, je ne peux pas te laisser tuer notre enfant.

- Notre enfant ? Mais je n'en veux pas de TON enfant. J'ai dix-sept ans, j'ai le bac à passer. Tu crois que je vais pouvoir faire mes études avec un marmot sur les bras ?

- Je veux t'épouser, Marie. On l'élèvera ensemble cet enfant. Ma mère est prête à le garder pour que tu puisses aller à la faculté.

- Tu me fais chier, tu entends, tu me fais chier. Ma décision est prise, demain j'ai rendez-vous à Aix en Provence. On va m'enlever la verrue que j'ai dans le ventre.

Le copain se saisit de Marie et commença à la tirer.

- Je ne te laisserais pas faire. Tu vas venir avec moi et on t'en empêchera.

Marie hurla. Juda se demandait s'il devait intervenir, tuer ce garçon et se saisir de la fille quand il vit l'homme en jean accourir et passer les menottes au garçon.

- Police, jeune homme, tu vas venir avec moi à la gendarmerie. Toi, jeune fille, rentres chez toi. Les rues ne sont pas sûres en ce moment.

- Je le savais, se dit Juda, c'est Satan qui veut m'empêcher de remplir ma mission.

Au même moment, les parents de Marie arrivèrent. Le gendarme en civil leur

expliqua la situation, sans révéler la raison de sa présence providentielle.

- Voulez-vous porter plainte ?

- Oui, on ne veut plus voir ce garçon aux abords de notre maison.

- Vous passerez demain à la gendarmerie et on prendra votre plainte.

- Demain matin, Marie doit subir une opération, on viendra l'après-midi.

Juda attendit encore deux heures sur place avant de descendre de son promontoire et de retourner à l'église. Une fois à l'abri dans le clocher, il se déshabilla et se fouetta plus fort que d'habitude.

Dimanche 4 janvier 1981

Montagni avait installé son PC opération à la gendarmerie de Saint Zacharie. Le chef de brigade, un vieil adjudant n'était pas heureux de voir ce civil lui donner des ordres. Un marseillais en plus. Il était né à Saint-Zacharie, y avait fait toute sa carrière jusqu'à prendre le commandement. Il avait le même âge que César, mais faisait dix ans de plus. Un ventre proéminent et une couperose le faisaient plus ressembler à un poivrot qu'à un sous-officier de l'armée française.

Quand le commissaire apprit qu'un des gendarmes avait arrêté le copain d'une des filles, il entra dans une colère noire.

- C'est ce que vous appelez une surveillance discrète ? Non seulement la famille de Marie Moustier va se douter de quelque chose, mais le tueur a peut-être vu votre homme, dit César à l'adjudant Bontemps.

- Le garçon voulait enlever la fille pour ne pas qu'elle avorte. Qu'est-ce qu'on pouvait faire ?

- Ça ne vous est pas venu à l'esprit que Juda aurait pu en profiter pour entrer dans la danse ? Là votre homme serait intervenu et aurait fait d'une pierre deux coups.

- Vous m'emmerdez, monsieur le commissaire. Ce n'est pas un civil et un marseillais qui va m'apprendre comment faire la police dans mon village.

- Tu es toujours aussi con, mais tu n'as pas beaucoup de mémoire Bébert.

- Je ne vous autorise pas... Comment connaissez-vous mon surnom ?

- Léontine Trémolière, 1937, tu ne te rappelles pas ?

- César ? Le César qui a marié la plus belle fille du village, c'est toi ?

- Et oui, c'est moi. Tu étais un jeune con, et tu sais ce que l'on dit : jeune con deviendra vieux con si dieu lui prête vie.

- Putain César, comment va Léontine ?

- Comme un charme. Allez, ton homme a bien fait, mais demain tu me le changes de quartier.

Lundi 5 janvier 1981

Marie de Montvert avait quinze et vivait au château du même nom, appartenant à sa famille depuis le dix-huitième siècle. C'était une enfant chétive qui avait des problèmes de santé. Ses parents étaient en train de restaurer le château pour le transformer en

lieu de réception pour mariages ou colloques.

La gamine n'était pas scolarisée et sortait rarement de sa chambre. Les gendarmes de Saint-Zacharie avaient expliqué au commissaire de Marseille qu'il était impossible qu'elle ait un petit copain et encore moins qu'elle ait eu un rapport sexuel. Montagni avait quand même exigé qu'elle soit placée sous protection policière.

Juda longea la rive de l'Huveaune, qui lui offrit un couvert idéal pour se déplacer sans se faire remarquer. La rivière coulait à même pas cinq mètres des murs du château. Arrivé sur place, il longea l'enceinte par la droite où il trouva un passage étroit entre les dépendances pour pouvoir avoir des vues sur les appartements.

À cet endroit il ne pouvait rien voir, il repartit et s'aperçut qu'un ancien moulin délabré pouvait lui offrir la cachette idéale. Il força la porte, dû se battre avec des poutres effondrées et réussit à monter à l'étage où la farine était stockée. Il trouva de vieux sacs de jute et s'en fit un matelas.

- Tu me facilites encore la tâche, seigneur.

De là où il était, il pouvait voir tous les accès du château. Très rapidement, il comprit que quelqu'un était malade, tant le balai des médecins et infirmières était dense. Il voyait régulièrement un homme et une femme entrer et sortir, mais jamais Marie. Il commençait à penser que c'était elle qui était la raison de ces allez et venue quand il revit l'homme en jean aperçu la veille chez Marie

Moustier. Dans un moment de lucidité, il comprit que les deux filles étaient sous protection. Le gendarme avait été assigné à la surveillance des Moustier hier et aujourd'hui ici, pour ne pas attirer l'attention des familles.

Juda attendit la nuit pour retourner dans le clocher de l'église. Il ramassa ses affaires et partit pour Le Plan d'Aups. Il marcha quatre heures et trouva refuge dans les ruines du château du vieux Nans. Saint Gabriel vint le visiter en songe et lui dit de ne pas chercher de Mariés sans avoir vérifié que la ville n'était pas ratissée par les gendarmes.

Mardi 6 janvier 1981

Il se leva tôt, redescendit la colline du château et fit sa toilette à la rivière qui coulait sous les pins. Il sortit un miroir métallique de sa besace et se rasa avec son Kabar. Il enfila encore une fois sa cape grise pour masquer sa robe de bure et partit en direction du village.

Il ignorait combien de Maries vivaient au Plan d'Aups, mais les gendarmes eux oui. Dans ce village de deux mille habitants, trois Marie étaient nées entre 1962 et 1967. La gendarmerie avait donc été renforcée par six policiers de la PJ de Marseille. Ils se faisaient passer pour des touristes, mais des touristes qui ne consommaient pas.

Montagni n'avait pas obtenu de budget pour permettre à ses hommes de consommer dans les bars du village ou faire des emplettes au marché.

Juda commença à chercher un restaurant pour trouver de quoi manger un petit peu. Dans la vieille ville, il en trouva plusieurs dont les poubelles avaient été vidées de bonne heure. Il se désespérait quand il vit deux commis sortir des containers. Il attendit qu'ils aient fini de fumer pour aller se servir.

- Tu n'as pas remarqué qu'il y avait des condés dans le village, dit un des commis.

- Tu es sur ?

- J'ai vécu dans le quartier de la Joliette à Marseille. Je me suis fait pincer plusieurs fois pour avoir fumé de l'herbe et crois-moi, je les renifle à cent mètres, les poulets. Je pense même en avoir reconnu un.

- Qu'est-ce qu'ils viendraient faire chez nous ?

- Je pense qu'ils vont taper des trafiquants de drogue. Nans est sur la route de la cocaïne entre Nice et Marseille.

- Et bien moi, je leur souhaite bonne chance, la drogue c'est de la merde.

- Bon on y retourne, le chef va nous pourrir si on tarde trop.

Juda ne prit même pas le risque de fouiller les poubelles du restaurant, il repartit plein nord par les collines et retourna à Trets. Il y arriva à la nuit tombée et remonta dans sa cellule à l'intérieur du château.

L'église du village était attenante aux remparts. À minuit, Juda s'y rendit et pria jusqu'à deux heures du matin. Fatigué, il se coucha dans sa cellule et dormit jusqu'à midi.

Mercredi 7 janvier 1981

Montagni et Padovani firent le tour des gendarmeries de Saint-Zacharie et Saint-Maximin-la-Sainte-Baume. Il n'y avait rien à signaler. Les Maries étaient sous surveillance et personne n'avait vu le suspect.

La faim le tira de son sommeil. Cela faisait deux jours que Juda n'avait rien mangé. Il prit le risque de sortir en plein jour. Trets était un village très ancien et ses ruelles avaient gardé cette authenticité typiquement moyenâgeuse. Les maisons de

rues étaient tellement rapprochées que le soleil n'y pénétrait pas. La circulation automobile y était impossible et y marcher représentait un risque, car un caniveau central déversait tout ce que les habitants jetaient par les fenêtres. Tout piéton pouvait potentiellement recevoir un pot de chambre sur la tête.

Soudain, Juda arriva sur la place baignée de lumière, même si celle-ci, à cette période de l'année, était tamisée. Comme dans tous les villages provençaux, une fontaine chantait au centre. Juda s'y abreuva. Certes, une pancarte indiquait que l'eau n'était pas potable, mais il savait qu'elle provenait de l'Huveaune qui prenait sa source à quelques kilomètres.

Les restaurants ne manquaient pas. Il contourna l'un d'eux et commença à fouiller les poubelles. Le patron sortit pour chasser ce mendiant quand il vit que c'était un moine.

- Pourquoi n'allez-vous pas au presbytère, le curé vous invitera à sa table ?

Juda ne répondit pas.

- Vous avez fait vœu de silence ? Vous êtes de ces religieux qui fuient les hommes pour vivre selon leurs préceptes. Je respecte cela, en revanche, je refuse que vous vous nourrissiez de mes poubelles, venez, entrez, vous allez goûter ma spécialité.

Le restaurateur prit Juda par la main et l'entraîna dans sa cuisine privée. Il mit deux

assiettes et récupéra une marmite sur le piano, la grande cuisinière à bois.

- J'ai fait une daube aux olives. Ce n'est pas celle que je sers aux fadas de touristes. Celle-là est faite avec de la joue de bœuf, cuit pendant quatre heures à feu doux. Goûtez, vous m'en direz des nouvelles. C'est tellement bon qu'on dirait le petit Jésus en culotte de velours.

Juda le regarda surpris. Il n'avait jamais entendu cette métaphore.

- Oh, excusez-moi, mon père ? Mon frère ? Comment dois-je vous appeler ?

- Juda.

- Juda, c'est le prénom d'un apôtre. Je m'excuse, mais je ne suis pas une grenouille de bénitier. La bible et moi, ça fait deux.

Juda s'amusa encore une fois de cette expression.

- Beni sois-tu, toi qui nourris le faible, tu es un brave homme. Comment t'appelles-tu ?

- Alain. Connaissez-vous l'origine de ce prénom ?

- Non.

- Derrière nous, il y a la montagne de la Sainte Victoire. En 483, les Wisigoths, les boches, si vous préférez, ont envahi la Provence. Le consul Romain demanda à Dieu de lui donner la victoire en échange de

sa conversion au catholicisme. Vingt-cinq mille barbares furent massacrés au pied de la colline. Parmi eux il y avait la tribu des Alanus. C'est de là que vient mon prénom.

- Tu es un barbare alors.

- Non, je suis un brave homme.

Une jeune fille de seize ans entra dans la cuisine. Elle était d'une beauté miraculeuse. Brune, elle avait des cheveux soyeux, un nez retroussé, des yeux verts et des lèvres roses et fines.

- Bonjour tonton, dit-elle.

- Bonjour Marie, répondit Alain.

- Bonjour monsieur, bon appétit.

Juda la regarda, émerveillé. Il la suivit du regard quand elle sortit de la pièce.

- Elle est belle, hein ? dit l'oncle. C'est la fille de ma sœur, notre rayon de soleil.

- Elle est sérieuse ? demanda Juda.

- Oui, trop. Elle nous rend fous. Elle a déclaré à ses parents qu'une fois son bac en poche, elle rentrera dans les ordres. Vous vous imaginez ? Elle aurait rendu fadas tous les garçons d'Aix à Toulon et elle veut épouser Jésus. Elle est encore vierge. Je ne vous choque pas au moins?

- La grâce de Dieu est infinie, dit Juda qui commença à entrevoir une nouvelle voie pour sa mission. Je te remercie, Alain pour

ce repas. Je vais prier pour toi et ta nièce. Je suis sûr que le seigneur a de grandes visées pour elle.

- Vous habitez où pour le moment ?

- Je suis un frère itinérant. Je vais prier Sainte-Marie Madeleine.

- Et bien, bon voyage, Juda.

Il retourna dans le château et fit le point. Jusqu'à présent il s'était contenté de tuer les jeunes filles se prénommant Marie, qui n'étaient plus vierges. Comment les prédictions de Gabriel pouvaient se réaliser si Marie n'était pas vierge.

Mais il l'avait vu, il avait vu la vierge Marie. Elle avait seize ans comme la mère de notre seigneur, elle était belle, car la mère du sauveur ne pouvait être laide. Jésus était la perfection faite chair, comment pouvait-il être mis au monde par une femme qui n'était pas parfaite. Cette fille était parfaite. Et elle était croyante, elle accepterait l'annonce de sa maternité comme la première Marie l'avait accepté.

Maintenant il fallait trouver la crèche. Jésus renaîtrait ici en Provence. Mais où ? Son esprit était trop en ébullition, il ne pouvait réfléchir. Il devait d'abord se purifier. Il se déshabilla, prit son fouet et se flagella en priant. Il le fit si ardemment qu'il s'évanouit. Cette nuit, ce ne fut pas l'ange Gabriel qui vint le visiter, mais la vierge

Marie elle-même. Elle lui dit de préparer une crèche dans la grotte de Marie Madeleine. Le nouveau Messie serait engendré dans le corps de cette fille à l'endroit où la Sainte mourut. Après sa mère, c'était la femme qui avait le plus aimé Jésus. La terre qui l'avait emportée était bénie de Dieu. C'est cette terre qui verrait renaître le sauveur de l'humanité.

Jeudi 8 janvier 1981

Juda devait monter à la grotte pour repérer les lieux. Il ne pouvait pas se permettre de monter avec Marie, vivante,

sans savoir ce qu'il trouverait là-haut. Or, il se doutait bien que la chapelle à l'intérieur de la grotte serait surveillée par les complices de Satan. Il ne pouvait donc pas emprunter les routes et chemins utilisés par les touristes. Il lui fallait un plan de la région. Si possible une carte de randonnées.

Il fit mit dans son sac ses affaires de toilettes, son couteau, une gourde et quitta le château avant que le jour ne se lève. Il allait devoir marcher plusieurs jours, car il ne pouvait prendre la route de Saint-Zacharie ou du Plan d'Aups qui étaient tenus par Satan. Il se rendit à l'office de tourisme de Trets et trouva son bonheur sur un présentoir à l'extérieur du bâtiment. Ensuite il monta plein sud, longea le vignoble du château de Grand Boise et entama

l'ascension de la colline en direction de l'Hermitage Saint Jean du Puy.

Il trouva d'anciennes vignes qui avaient été plantées par des moines cassianites, l'ordre de Saint Cassien. Des grappes de raisin pendaient encore aux ceps, gorgées de fruits sucrés. Il s'en délecta à l'abri des ruines d'une chapelle. Ensuite il descendit le ravin de Richardan où il trouva un ruisseau dans lequel il remplit sa gourde. Il suivit le talweg jusqu'au domaine de la citerne et fila en direction de Nans-les-Pins, retourna au château du vieux Nans et y passa la nuit.

Vendredi 9 janvier 1981

Cela faisait une semaine que Juda n'avait plus assassiné de Maries. La toile tissée par Montagni avait fait ses preuves. À Saint-Zacharie, il rongea son frein. Il voulait mettre la main sur cet enfoiré.

- Il faut que tu apprennes à déléguer, lui dit Padovani. Quand tu seras directeur, tu seras bien obligé de laisser tes commissaires faire le travail de terrain.

- Ça me bouffe, mais j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit la dernière fois. Léontine sera rassurée de ne plus me savoir par monts et par vaux à traquer tous les tarés des quartiers nord de Marseille. Surtout que les cités deviennent de plus en plus dangereuses. Le trafic de drogue prend de

l'ampleur. Dans mon commissariat je n'ai pas la vue d'ensemble. Au poste de directeur, je pourrais lutter contre ces pourris qui tuent des gosses en leur vendant leur merde.

- Alors, rentre chez toi. Je reste avec Baptisti et Martin. Au moindre signe de ce taré, je te préviens et tu rappliques. Si ça se trouve, il est en rémission de sa schizophrénie et a cessé de lui-même sa folie meurtrière.

- Tu y crois ?

- Pas une seconde, mais ça fait une semaine que rien ne s'est passé. Ou alors il est parti ailleurs.

- Dans son cerveau dérangé, il suit le parcours de Marie Madeleine, il n'ira pas ailleurs.

- Ou alors il s'est buté.

- Alors, retrouve son corps. Je rentre, je veux que tu me téléphones tous les jours à dix-huit heures.

- Oui monsieur le directeur.

- Tu m'emmerdes.

Du château du vieux Nans à la grotte de Sainte-Marie Madeleine, ce n'était pas compliqué, il fallait monter plein sud. Le problème était que cette grotte se situait au sommet du massif de la Sainte Baume, à

mille mètres d'altitude. Il n'y avait qu'un seul chemin pour y aller, qui partait de l'hostellerie de la Sainte Baume. Or, ce chemin était un appât à touristes. Des chrétiens en pèlerinage aux randonneurs ou simples curieux avides de cocher une case de plus sur leur liste de curiosités, énormément de monde montait chaque jour à la grotte.

La fascination pour ce lieu ne datait pas d'aujourd'hui. Baume en provençal voulait dire grotte. Cette grotte était sacrée depuis qu'homo sapiens y avait posé le pied. Dans cette grotte, quasiment au sommet de la colline, coulait une source. Immédiatement elle fut consacrée à tous les dieux, préhistoriques et antiques des populations habitant dans la vallée. Quand Marie de Magdala arriva en ces lieux, la grotte était

dédiée à Artémis. Elle décida de s'y réfugier et y mourut. Ce fut en 415 que Saint Cassien installa un prieuré. En 1070 les dominicains fondèrent un monastère qui perdurait encore aujourd'hui. De plus, depuis la mort de Sainte-Marie Madeleine, un Hermite vivait dans une alcôve à quelques mètres de la grotte. Aujourd'hui, les moines assuraient son ravitaillement.

Juda grimpa en ligne droite. L'ascension fut une épreuve et il décida qu'il transporterait Marie de nuit en prenant le chemin de muletiers. Les derniers mètres furent les pires. Il dut franchir des éboulis avec une pente à quarante pour cent. Les galets roulaient sous ses sandales et pour chaque mètre en avant, il reculait de cinquante centimètres.

Il arriva au niveau du sanctuaire en nage et ses jambes brûlaient. L'acide lactique accumulé dans ses veines lui provoqua des crampes. Il fit une pause à l'abri de la forêt et attendit de pouvoir reprendre son souffle. Au bout d'une demi-heure, il se remit debout et approcha de la grotte. Un gendarme lui bloquait l'accès. Celui-là n'avait pas pris la peine de se dissimuler. Il était en treillis et se montrait ostensiblement.

Juda observa les lieux, repéra l'entrée du sanctuaire, celle du monastère et de la petite alcôve de l'Hermite. Cette présence représentait un obstacle à sa mission et il décréta qu'ils œuvraient pour Satan et qu'ils devaient mourir. Levant les yeux, il repéra une chapelle sur la crête de la colline. Il repartit en arrière, longea les falaises et

emprunta le sentier qui montait au sommet. Celui-là était désert. Ceux qui étaient arrivés à la grotte n'avaient plus envie d'aller plus haut. Il passa par le col de Saint Pilon et trouva la chapelle du même nom. Elle était fermée, mais ne résista pas longtemps à son passe-partout. C'était une petite bâtisse carrée avec un porche triangulaire. L'intérieur était on ne peut plus sommaire, mais ce serait parfait. Il se servirait dans le monastère pour aménager une chambre pour la vierge Marie. Il serait sur le plus haut sommet de la région, surplombant la grotte de celle que Jésus aimait. Le Saint-Esprit n'aurait pas de mal à trouver la nouvelle vierge Marie pour engendrer le Messie.

Satisfait, il repartit. En repassant au niveau de la grotte, il entendit deux gendarmes qui parlaient.

- Je me demande pourquoi on nous fait garder ce trou ?

- Il y a un fou qui tue des gamins. Un commissaire de Marseille pense qu'il pourrait venir ici.

- S'il vient ici, c'est qu'il est vraiment fou. Combien de temps allons-nous nous faire chier ici ?

- Le temps qu'il faut. Mais bon, on reste là à ne rien foutre pendant douze heures et on a deux jours de repos. Avoue qu'il y a pire comme mission.

- Ouais, mais on est de faction de huit heures à vingt heures. Pas sûr que celui qui va se taper la nuit sera en forme le matin.

- Tu sais ce qu'on dit, à l'armée, on ne cherche pas à comprendre.

Saint Maximin la Sainte Baume, conservait les reliques de Sainte-Marie Madeleine. Troisième tombeau de la chrétienté, la basilique était considérée comme l'édifice religieux, de style gothique, le plus imposant de Provence. Elle avait été bâtie au quatorzième siècle en pierres calcaires des carrières de Cassis. Plusieurs fois détruite, pillée et reconstruite, elle était une vitrine des savoir-faire architecturaux et artisanaux. Durant plusieurs siècles, les

compagnons du devoir y firent réaliser les chefs-d'œuvre de leurs apprentis. Elle possédait notamment des retables en bois d'une qualité inégalée.

Au centre de la basilique, le visiteur descendait quelques marches pour accéder à la crypte où était exposé le squelette de la femme qui avait accompagné Jésus. Quand vous regardiez ces ossements, vous étiez subjugués par ces cavités orbitaires qui avaient contemplé le seigneur et témoigné de sa résurrection.

Des dominicains, locataires du monastère de la Sainte Baume, étaient descendus « en ville » pour faire le plein de provisions. Ils en profitaient à chaque fois pour prier devant les reliques. L'un des

moines était grand. Très grand, plus de deux mètres.

Le policier marseillais, affecté ce matin à la surveillance de l'église, donna l'alerte. Un homme, répondant au signalement du portrait-robot, était entré dans la basilique. Aussitôt, la brigade de gendarmerie envoya un détachement et Padovani fut prévenu.

Ils encerclèrent la bâtisse et bloquèrent tous les accès. Quand les frères sortirent, ils furent braqués par pas moins de dix hommes armés de fusils d'assaut et de pistolets. Ils levèrent les mains et s'agenouillèrent aux ordres des gendarmes.

Padovani s'approcha d'eux.

- Qui êtes-vous et que faites-vous là ?

- Nous sommes du monastère de la Sainte Baume. Nous sommes venus prier.

L'adjudant Bontemps reconnut un des moines et confirma leurs dires.

- Notre homme a une robe de bure marron, la leur est blanche. Fausse alerte.

- Si Montagni avait été là, il nous aurait sacrément soufflés dans les bronches, dit Baptisti.

- Sacrément, c'est le bon mot en ce lieu, répondit Padovani.

Juda redescendit par les éboulis. Cette fois-ci, quand il avançait d'un mètre, il en glissait de dix. Il manqua plusieurs fois de

tomber. Il arrivait en bas du phénomène rocailleux lorsqu'une pierre plus grosse que les autres dévala du sommet, ricocha et s'envola à un cinquante centimètres de haut.

Il entendit le claquement fait par les cailloux qui s'entrechoquaient, se retourna et reçut le rocher sur la cuisse droite. Il lui entailla la tunique et lui ouvrit le muscle sur deux centimètres de profondeur. Il se mit à saigner abondamment.

Il s'assit comme il put, sortit son Kabar et découpa un morceau de sa robe. Il la plaqua contre la plaie, défit sa ceinture et la serra sur la compresse improvisée. Il grimaça de douleur, mais fit plusieurs tours pour que le saignement cesse. Il but une gorgée, se releva et reprit la route. Dans la forêt il ramassa une branche et s'en servit

comme béquille. Il fut de retour à Trets en pleine nuit et décida d'attendre le lendemain pour défaire son bandage.

- Seigneur, tu me compliques la tâche, béni sois-tu, ma gloire n'en sera que plus grande.

Il pria, but un peu et se coucha.

Samedi 10 janvier 1981

Quand il se réveilla, la douleur lui cisailait la jambe. Il avait de la fièvre et grelottait. Il avait transpiré toute la nuit et était trempé. Il se déshabilla et enfila un tee-shirt sec. Il alluma un feu dans une des cheminées de l'étage et fit chauffer de l'eau pour se faire un café et sa toilette. Il défit son pansement. La plaie avait suppuré. Les bords étaient boursouflés et un liquide jaunâtre envahissait son centre. Il mit son Kabar dans les flammes.

Il nettoya le tour avec de l'eau bouillie, mit un bâton entre ses dents, saisit son couteau dont la lame avait rougi et la posa sur la plaie. Il serra le bâton, gémit très fortement tandis qu'une odeur de chair brûlée s'élevait dans la pièce. Il fit bouillir un morceau de tissus et le déposa sur la

blessure. Il découpa des lanières d'un vieux tricot et se confectionna un pansement qu'il serra très fort.

Il fallait qu'il mange, car il n'avait plus de force. Il attendit que le service de midi soit terminé dans les restaurants pour aller faire les poubelles. Il ne trouva que des parts de pizzas de la veille, mais il s'en contenterait. Il récupéra également derrière le bar du village, une boîte avec le marc de café de vingt-quatre heures. Il pouvait parfaitement le refaire « couler » pour faire un jus acceptable. À la sortie du village, il trouva un saule dont il préleva de jeunes branches puis récolta du thym.

Il rentra au château, mangea et fit infuser le saule dans de l'eau chaude. Le saule contenait de l'acide salicylique, plus

connu sous le nom d'aspirine. Il refit bouillir de l'eau et mit le thym à infuser. Il trempa des bandes de tissu dans cette mixture et refit son pansement. Il pria longuement et s'endormit.

Dimanche 11 janvier 1981

Cela faisait maintenant neuf jours que Juda n'avait tué personne. Padovani téléphona à Montagni pour lui demander l'autorisation de diminuer un peu la surveillance. Les postes statiques furent supprimés et remplacés par des patrouilles autour des lieux de culte et des résidences

des Maries. Seule la Grotte restait sous la surveillance permanente d'un gendarme. Padovani fit en sorte que les hommes mariés puissent rester auprès de leur famille de ce dimanche.

- S'il arrive quelque chose, on s'en voudra, dit Montagni.

- J'en assumerais la responsabilité.

- Non Joseph c'est ma décision, c'est ma responsabilité. Si ce Juda remet ça, je donnerais ma démission.

- Tu fais chier César. Baptisti, Martin et moi allons participer aux patrouilles. Considère que ce pourri est un condamné à mort qui s'ignore. Je vais le trouver. Tu m'entends César, je vais le trouver.

Juda traversa les combles du château pour se rapprocher de l'église. On était dimanche et il voulait entendre la messe. Il était encore brûlant de fièvre et grelottait.

À l'époque où les moines administraient l'abbaye, ceux qui étaient malades et contagieux assistaient à la messe dans une alcôve surélevée au-dessus du cœur. Juda se réfugia dans cette alcôve et pria. Un laïc lut la lettre de Saint Paul aux Hébreux. L'apôtre expliquait que Jésus portait secours à ceux qui subissaient une épreuve. Puis le prêtre récita l'évangile. Il était question de Jésus guérissant la belle-mère de Simon qui avait de la fièvre. Après quoi il proclamait qu'il fallait aller de villages en villages pour chasser les démons.

Aussitôt, Juda se sentit mieux. Il remercia le seigneur pour sa guérison et décida qu'il fallait mettre en œuvre la volonté de Dieu. Ce soir, il enlèverait Marie et la conduirait à la crèche. D'ailleurs il la vit dans l'assemblée aller communier. À ses yeux, c'était la perfection incarnée. L'Immaculée Conception.

À midi, elle mangea au restaurant de son oncle en compagnie de ses parents qui n'étaient autres que les propriétaires du château de Grand Boise, un des principaux vignobles du pays de la Sainte Victoire.

Juda l'observait depuis les meurtrières du château et la suivit quand elle retourna chez elle. Il boitait encore un peu, mais sa

plaie ne saignait plus. Quand il eut repéré la chambre de Marie et le moyen d'y pénétrer de nuit, il retourna à sa cachette et fit son paquetage.

Il pria pour que Dieu lui permette d'enlever Marie sans être obligé de tuer ses parents. Il ne voulait pas qu'elle soit confrontée à la violence alors qu'elle avait l'esprit pur.

À deux heures du matin, il se revêtit de sa cape grise, passa sa besace en bandoulière ainsi que le sac en toile et quitta définitivement sa cellule. Le village était endormi, aussi ne prit-il pas la peine de se cacher. C'était nouveau pour lui, avancer en pleine lumière et il en éprouva une quiétude

réconfortante. Il monta pour la deuxième fois le chemin de grisolle et arriva au niveau des vignes.

Le propriétaire avait fait creuser un fossé autour du terrain pour que les pluies d'automne s'écoulaient sans raviner la terre arable. Cela lui offrit un couvert idéal pour avancer discrètement. Il contourna la bâtisse, trouva la treille qu'il avait repérée ce midi et grimpa sur le balcon menant à la chambre de Marie. Il sortit son Kabar et crocheta les volets et la fenêtre à guillotine. Il posa ses sacs et pénétra dans la chambre. De la main gauche il boucha la bouche de Marie et de la droite enserra son cou.

Elle ouvrit les yeux, reconnut l'homme qu'elle avait rencontré chez son oncle et ne cria pas. Il appuya sans trop serrer sur ses

carotides. Son cerveau fut privé d'oxygène et elle perdit connaissance. Il récupéra dans son armoire, un pantalon, un pull et une veste chaude puis ramassa ses chaussures. Il mit le tout dans son sac. Il la prit dans ses bras, la posa sur l'épaule droite et sortit. Il l'enveloppa du sac de jute, descendit la treille et commença à gravir la colline. Il avait mal à sa jambe, mais il aima sa douleur.

Dimanche 11 janvier 1981

Le jour se levait quand il fit une pause. Il posa Marie sur un lit d'aiguilles de pin et s'assit. Il releva sa robe de bure, sa plaie s'était remise à saigner. Il allait refaire son pansement quand Marie se réveilla. Elle le regarda sans peur aucune.

- Tu t'appelles comment ? lui demanda-t-elle.

- Juda.

- Tu vas me faire du mal ?

- Non.

Il sortit de sa besace les vêtements qu'il avait pris dans sa chambre.

- C'est gentil, j'ai froid.

Elle retira sa robe de chambre et s'habilla. Juda tourna la tête. Elle s'approcha de lui, fouilla dans la besace et trouva de quoi refaire le pansement. Elle ramassa du thym, se frotta les mains pour les désinfecter et soigna la plaie.

- Tu m'emmènes où ?

- À la grotte. Tu veux savoir pourquoi ?

- Non, si Jésus a voulu que tu entres dans ma vie, j'ai confiance.

Juda n'en croyait pas ses oreilles. Les volontés du seigneur étaient parfois étonnantes.

Ils reprirent l'ascension de la montagne Sainte Baume.

Lundi 12 janvier 1981

Monsieur et madame Soubeyrand, les parents de Marie s'étaient levés à six heures comme d'habitude. À sept heures, ils s'étonnèrent de ne pas voir Marie descendre. Elle devait prendre le bus dans une heure pour aller au lycée d'Aix-en-Provence où elle était en pension.

Nadine Soubeyrand monta réveiller sa fille.

- Marie, tu as mal choisi ton jour pour oublier de mettre ton réveil.

La chambre était vide et froide. La fenêtre était ouverte. Elle appela son mari.

- Charles, tu as vu Marie ?

Charles monta, fit les mêmes constatations que sa femme et pencha la tête à la fenêtre. Il remarqua que la treille avait des rameaux cassés. Quelqu'un était passé par là. Marie l'avait déjà fait, mais avec son poids plume, elle n'avait pas abîmé la moindre brindille. Ils firent le tour de la propriété, des vignes et sondèrent les fossés. Charles eut un mauvais pressentiment, courut au salon et téléphona à la gendarmerie.

Le chef de brigade prit l'appel. Il venait d'être muté à Trets, car il avait réussi l'examen d'Officier de police judiciaire.

Originaire du nord, il vivait mal son affectation. Il avait remplacé un vieil adjudant-chef, qui lui avait expliqué que dans ces collines, il y avait les gens normaux et les notables.

Les Soubeyrand faisaient partie des notables et quand l'un d'eux appelait, il devait se déplacer même s'il pensait qu'une gamine de seize ans pouvait avoir fugué ou simplement rejoint un coquin avant de retourner au pensionnat.

Il monta au château en compagnie d'un gendarme auxiliaire, écouta les parents, vérifia la chambre, la treille et ne vit rien qui puisse appuyer un enlèvement. Il expliqua aux Soubeyrand qu'il fallait attendre vingt-

quatre heures pour déclencher une enquête sur disparition.

Le père hurla, dit que sa fille était sérieuse et qu'elle n'aurait jamais fugué.

- Vingt-quatre heures, lui répéta le gendarme bourru, ce n'est pas moi qui fais les règles.

Charles Soubeyrand alla trouver le maire pour se plaindre de l'attitude du pandore. Le maire téléphona au préfet.

- Les gendarmes sont des militaires et respectent les règles à la lettre, dit le préfet ? Je vais les appeler. Comment s'appelle la fille ?

- Marie Soubeyrand.

- Marie, vous avez dit ? Quel âge a-t-elle ?

- Seize ans, pourquoi ?

- J'appelle les gendarmes tout de suite et vous allez avoir la visite de la police judiciaire de Marseille.

- Pourquoi, que se passe-t-il ?

- Je ne peux rien vous dire, mais je prends cette affaire à mon compte.

Le préfet téléphona à la brigade de gendarmerie de Trets et leur donna l'ordre de commencer les recherches de la petite Marie, sans toucher au lieu de la disparition.

Le commissaire Montagni de Marseille allait diriger l'enquête. Puis il appela le PC opération à Saint-Zacharie.

- Commissaire Padovani.

- Montagni n'est pas là ?

- Qui est à l'appareil ?

- Le préfet, passez-moi Montagni.

- Le commissaire est sur le terrain. C'est moi qui assure la permanence.

- Une fille a disparu à Trets.

- Sauf votre respect, monsieur le préfet, Trets ne fait pas partie de notre zone de recherche.

- Elle a seize ans et s'appelle Marie.

- Donnez-moi l'adresse, on s'en occupe.

Padovani appela Montagni et lui donna rendez-vous à Trets. César fonça à nouveau à tombeau ouvert. Il s'arrêta à la gendarmerie située à l'entrée du village. Les militaires lui indiquèrent la route pour se rendre à la propriété viticole.

Sur place, il retrouva Padovani et un gendarme qui l'ignora. L'identité judiciaire relevait déjà les empreintes.

- Qu'est-ce qu'on a Joseph ?

- Marie Soubeyrand, seize ans. Hier soir, elle se couche normalement dans son lit. À sept heures ce matin, la mère vient la réveiller et trouve le lit vide et la fenêtre

ouverte. Nous avons relevé les empreintes de Juda. C'est encore ce salopard.

- Vous avez fouillé l'église ?

- Oui, bien sûr. Elle n'y est pas.

- Elle a un copain ?

- Le père jure que non. La gamine a fait vœu de chasteté et souhaite rentrer dans les ordres à sa majorité. Tiens, regarde sa photo. Elle est d'une beauté rare.

- Tu as posé la question aux parents ?

- Tu vas te foutre de moi, mais je n'ose pas. J'ai tué de dizaines d'hommes, mais aborder la sexualité d'une adolescente avec ses parents, je ne peux pas.

César se présenta à madame et monsieur Soubeyrand.

- Bonjour, je suis le commissaire divisionnaire Montagni de Marseille.

- Pourquoi un commissaire de Marseille enquête sur la disparition d'une fille de Trets ?

- Pour de bonnes raisons que vous n'avez pas à connaître. J'ai une question délicate. Votre fille est-elle vierge ?

- Qu'est-ce que vous pensez ? Que c'est une fille de la campagne et qu'elle doit forniquer avec tous les garçons du village ?

- Je vous en prie, premièrement je ne pense pas cela et deuxièmement ce

renseignement va nous donner l'orientation de l'enquête.

- Donc vous ne croyez pas à une fugue, comme notre abruti de chef de gendarmerie ?

- Pouvez-vous répondre ?

- Oui, monsieur le commissaire, j'affirme que ma fille est vierge.

César en éprouva un soulagement que la mère remarqua.

- Vous semblez rassuré de cette information.

- Ce que je peux vous dire c'est que l'homme qui a enlevé votre fille ne lui fera pas de mal.

- Mais comment savez-vous cela ?

- On le traque depuis plusieurs semaines. Ce que l'on sait c'est qu'il va la garder dans une église, une chapelle, quelque chose comme ça. Savez-vous s'il y a un lieu de culte dans les environs ? Nous avons déjà perquisitionné l'église du village.

- Il va peut-être aller dans un autre village ?

- Non, encore une fois, on le connaît.

- Il y a une chapelle à deux kilomètres. L'Hermitage de Saint Jean du Puy.

Montagni appela le gendarme. Le chef ne répondit pas, mais un jeune maréchal des logis approcha.

- Vous connaissez l'Hermitage de Saint-Jean du Puy ?

- Oui, monsieur le commissaire.

- Ok, vous allez nous y amener tout de suite. Qu'est-ce qu'il a votre chef ?

- C'est un constipé.

- Et dans constipé, il y a con, dit Padovani.

Montagni se dirigea vers lui.

- Qu'est-ce qui se passe chef ?

- C'est à vous que je devrais poser la question. Qu'est-ce qui se passe commissaire ?

César lui expliqua toute l'affaire et insista sur le fait que c'était une opération conjointe entre la police et la gendarmerie ayant des ramifications dans le Var et les Bouches-du-Rhône.

- Pourquoi le préfet ne m'a rien dit ?

- Depuis trois semaines, je m'échine pour ce que cette affaire ne sorte pas dans la presse. Il ne pouvait rien vous dire sans être sûr que cette disparition était liée à Mon affaire. Alors maintenant, vous allez mettre votre amour propre dans la poche et nous aider. Je me fais bien comprendre ?

- Je n'ai pas l'habitude d'obéir à des civils. Je suis un ancien de l'armée de terre, du 21^o RIMA. Je me suis battu au Tchad où j'ai obtenu la croix de la valeur militaire.

- Vous voyez le petit corse, là-bas ? Lui et moi avons détruit les défenses antiaériennes allemandes sur les hauteurs de Marseille, en 1945. Le général de Gaulle nous a décorés de la médaille de la résistance et de la Légion d'Honneur, alors vous vous foutez votre VM bien profondément ou je pense, je me fais bien comprendre ?

- Oui, monsieur le commissaire.

- Vous avez connu Patrick Lemeunier ?

- Oui, un grand mince, pas très futé, mais sympa pour un marseillais. Pourquoi ?

- C'est mon petit-fils.

- Merde.

- Maintenant on a une gamine à retrouver et un salopard à appréhender.

Ils grimpèrent à l'Hermitage de Saint-Jean du Puy et ne purent que constater qu'il était désert. Ils redescendirent à Trets et installèrent leur PC dans la salle des fêtes du village.

Policiers et gendarmes recommencèrent leur travail de Romain qu'était l'enquête de proximité. Ils apprirent qu'un moine avec une robe de bure marron avait mangé dans le restaurant du frère de Nadine Soubeyrand. C'est là qu'il avait fait la connaissance de Marie et s'était émerveillé de sa beauté. Montagni se rendit dans le restaurant.

Alain Bonté s'en voulait énormément ?
Il avait fait rentrer le loup dans la bergerie.

- Savez-vous d'où il venait ? demanda
César.

- J'ai eu l'impression qu'il descendait du
château.

- Quel château ? De chez Marie ?

- Non, le vieux château de Trets.

- Vous a-t-il dit où il comptait aller ?

- Oui, il voulait prier Sainte-Marie
Madeleine, ce furent ses mots exacts.

Montagni appela Baptisti et lui dit de renforcer la surveillance de la basilique de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume.

- Tu la fais fermer, si le maire rouspète, il m'appelle.

Avec Padovani, ils se rendirent à l'office de tourisme, se firent ouvrir le château et le fouillèrent. Comme ils ne trouvaient rien, le conservateur leur expliqua qu'il y avait une partie interdite au public. Ils y découvrirent une pièce qui avait été visiblement occupée. Il y avait des traces d'un foyer et du sang.

- Appelle l'IJ tout de suite. Qu'ils prennent les empreintes, analysent ce sang et le comparent avec ceux des gamins

assassinés. Je parierais quand même que c'est celui de Juda. Il est blessé, c'est peut-être pour cela qu'il n'a rien fait depuis une semaine.

La nuit tombée, Juda arriva péniblement à la chapelle du Saint Pilon. Sa jambe lui faisait mal. Marie marchait à ses côtés, elle lui avait même pris la main. Le géant au sang-froid, le psychopathe tueur d'enfants, ne savait plus quelle attitude il devait avoir avec cette jeune fille. C'était la réincarnation de la vierge Marie. Il ne devait pas la souiller. Elle allait porter Jésus ressuscité de retour sur terre pour juger les vivants et les morts.

Il ouvrit la porte de la chapelle, étendit le sac de jute au sol pour qu'elle se repose. Sans un mot, elle comprit et s'assit par terre. Il devait tuer le gendarme qui gardait la grotte ainsi que les moines dominicains qui géraient le sanctuaire. Il ne savait pas comment il gérerait le flot de touristes, mais pensait que Dieu s'en chargerait. Il n'était que la main du seigneur, c'est Lui qui lui indiquerait le « quand » et le « comment ».

- Nous allons dormir ici. Je ne souhaite pas t'attacher. Vas-tu essayer de t'enfuir ?

- Non, encore une fois, je sais que Jésus et la vierge Marie me protègent. Je n'ai pas peur de toi.

Elle pria, se coucha et s'endormit. Juda la recouvrit de sa cape. Il alluma une bougie,

sortit son évangile et relut l'Apocalypse selon Saint-Jean. Il ne dormit pas. De temps en temps, il regardait le visage de Marie et priait encore.

Mardi 13 janvier 1981

Au matin, Marie se réveilla et s'étira. Malgré la nuit passée sur le sol, elle était toujours fraîche et d'une beauté resplendissante. Juda avait fait un feu sur lequel il avait déposé un quart de l'armée.

- J'ai du café et j'ai ramassé des pommes dans la colline. J'ai même trouvé des châtaignes et les ai faites grillées.

- C'est gentil. J'ai une question. Pourquoi m'as-tu enlevé et combien de temps comptes-tu me garder ?

- Combien de temps, je ne sais pas et pourquoi, tu vas me prendre pour un fou.

- Qu'est-ce que la folie ? Quand je dis à mes copines que je veux rentrer dans les ordres, elles me disent que je suis folle. Mais si Jésus a voulu que je sois folle, je l'accepte.

- L'ange Gabriel m'a demandé de préparer le retour de Jésus sur terre. Il ne reviendra pas au son des trompettes

annonçant la fin du monde. Non, il renaîtra d'une vierge s'appelant Marie.

- Et tu crois que c'est moi ?

- Je le sais. Nous allons nous installer dans la grotte et le Saint-Esprit va venir te visiter. Ensuite, tu pourras retourner dans le monde et trouver ton Joseph. Moi je vais préparer la crèche et t'attendrais ici. Quand tu seras prête, tu reviendras donner naissance au sauveur.

- J'aurais besoin de linges de rechange.

- Je pourvois à tous tes désirs, tu es notre mère, un enfant est prêt à tous pour sa mère.

- Je t'aime bien Juda.

Tandis qu'ils mangeaient, Juda réfléchit à la suite de sa mission. Il y avait une étape qui ne lui plaisait pas. Il ne voulait pas faire ce que Gabriel lui avait ordonné.

- Qu'il soit fait selon ta volonté, seigneur, et pas selon ma volonté, se dit-il.

Il ne voulait pas que Marie le voie tuer le gendarme et les moines. Aussi se plaça-t-il derrière elle.

- Je te demande pardon.

- Fais ce que tu as à faire Juda, car ce n'est pas ta volonté, mais celle du père, lui répondit-elle.

Il lui comprima encore une fois les carotides et elle s'écroula au sol. Il vérifia qu'elle était toujours vivante et enfila ses gants. Il ne voulait pas, il ne voulait pas la souiller, mais il devait vérifier qu'elle était toujours vierge, sinon tout ça ne servirait à rien. Il se baissa pour lui enlever son pantalon quand il constata que sa jambe ne lui faisait plus mal.

Il se leva, retroussa sa robe de bure et enleva son pansement. Sa cicatrice était fermée et à peine visible.

- C'est un miracle, seigneur. Marie a refait mon pansement hier et je suis guéri. Il n'est pas besoin de vérifier, c'est la vierge Marie, il ne faut pas que je la souille.

Il récupéra son Kabar dans son sac et le glissa dans la poche de sa tunique. Il laissa Marie, ferma la chapelle et partit en direction de la grotte.

Le gendarme avait passé la nuit sur place. Il avait allumé un feu pour se réchauffer et était en train de se faire un café. Il devait être relevé d'ici un quart d'heure.

Juda se plaça derrière lui, passa son bras droit sur le coup et serra en s'aidant de la main gauche. Le gendarme se débattit, essaya de lui arracher le bras, mais la clef était trop parfaite. Son larynx craqua et il ne fut plus qu'une poupée de chiffon. Le moine le saisit sous les bras et le traîna dans un

coin de la grotte. Il l'installa dans une position qui laissait croire qu'il dormait.

Celui qui venait le relever arriva et fut surpris de ne pas voir son collègue.

- Jules, tu es où ? Putain ce con s'est endormi. Tu as de la chance que je ne sois pas l'adjutant. Il t'aurait passé un soufflons.

Il entra dans la grotte, trouva le gendarme endormi et s'approcha. Il se secoua et commença à s'inquiéter.

- Oh, Jules, qu'est-ce qui t'arrive ?

Il se baissa pour examiner son collègue, quand Judas réitéra sa prise dite de la guillotine. Le deuxième gendarme mourut lui aussi.

Le géant ressortit du sanctuaire et frappa à la porte du monastère. Celui-ci était adossé à la falaise et se composait d'un premier bloc rectangulaire et d'un déambulatoire à arches sur sa gauche. La majeure partie de l'édifice était troglodyte, ce qui lui donnait un aspect austère.

Un moine dominicain dit à travers la porte :

- Le monastère ne se visite pas. Je vous remercie de déposer vos offrandes devant la porte.

Une tradition non écrite voulait que les visiteurs de la grotte emportassent des victuailles ou du bois pour l'Hermite.

- Je suis un gyrovague (moine itinérant), je demande l'asile, dit Juda.

Le frère blanc ouvrit la porte et fut surpris de voir ce géant en robe de bure.

- Entrez mon frère. Venez, nous sommes en pleines laudes (prières du matin).

Il se tourna et devança Juda qui sortit son Kabar et lui assena un violent coup sur le crâne avec le manche. Il le saisit et l'emporta dans une des cellules du monastère. Ensuite, il se rendit à la chapelle, s'assit au fond et pria.

Il n'y avait que deux frères présents ce matin. Normalement le couvent abritait sept moines, comme il l'avait lu dans la

documentation trouvée à l'office de tourisme, mais les cinq autres avaient été conviés à une retraite à l'abbaye Saint-Victor. Il attendit que le deuxième frère ait fini de prier et l'assomma lui aussi. Il l'enferma avec son confrère, les attacha et leur mit un bâillon dans la bouche.

Il était persuadé que le seigneur ferait en sorte que sa présence ne s'éternise pas. Quand Marie aurait été visitée, il les relâcherait. Il prépara une chambre pour la vierge et celle contiguë pour lui.

Quand il sortit, la neige avait commencé à tomber et le vent avait forcé. La visibilité n'était plus que de quelques mètres.

- Merci seigneur, tu éloignes les touristes qui ne pourront plus monter.

Il retourna chercher Marie. Quand elle se réveilla, elle était sur un lit en fer dans une cellule blanche. À sa droite une table de nuit lui proposait une bible et une croix était accrochée au mur. Elle se leva et trouva Juda préparant le repas. Au centre de la cuisine trônait une cuisinière au bois qui dissipait une douce chaleur.

- J'ai trouvé des robes blanches, lui dit-il, tu pourras te changer quand tu le voudras.

- Où sommes-nous ? demanda-t-elle.

- Dans le couvent des dominicains, la grotte est juste à côté. Nous pourrons aller y prier, mais pour l'instant il neige fort.

- Il neige ? Et les moines où sont-ils ?

- En hiver ils redescendent à Marseille. Nous sommes seuls et serons bien pour attendre la venue du Saint-Esprit.

- Mes parents vont s'inquiéter.

- Dieu saura leur donner la foi pour attendre.

- Espérons-le. J'ai vu une chapelle, tu crois que je peux aller prier.

- Bien sûr, mais ne sors pas du bâtiment. Je crains que la température aille beaucoup baisser. Il ne faut pas que tu prennes froid.

À Trets, Montagni piétinait.

- Bordel, il ne s'est pas envolé. Où a-t-il pu aller avec une gamine ? Elle doit se débattre, crier. Ils ne peuvent pas passer inaperçus.

- Et si elle l'avait suivi de son plein gré ? dit Padovani.

- Tu plaisantes Joseph ? C'est un bébé de seize ans, une fille magnifique. Lui est un monstre, physiquement et moralement.

- Il croit en sa mission et elle est habituée d'une foi quasi mystique.

- Non je n'y crois pas. Mais on va compléter l'avis de recherche. Je ne peux pas me permettre de négliger ta possibilité.

Ils en étaient là de leur réflexion quand le téléphone sonna.

- César, c'est Bébert.

- Oui Bébert tu as quelque chose ?

- J'ai un gars H24 au sommet de la Sainte Baume, à la grotte. Je le fais relever deux fois par jour. La dernière relève a eu lieu à huit heures ce matin et mon gendarme n'est pas rentré.

- Tu as une liaison radio avec la grotte ?

- Non, les communications ne passent pas.

- Tu envoies une patrouille immédiatement. Je vais monter avec des renforts et des moyens de liaison. Mais

surtout que tes gars ne fassent rien. Ils vont là-haut, s'assurent que tes gendarmes sont encore en vie et attendent.

- On a quelque chose ? demanda Joseph.

- Oui, Saint-Zacharie signale la disparition de deux gendarmes. Ils étaient affectés à la surveillance de la grotte de la Sainte Baume.

- Mais c'est bien sûr. Il a suivi la trace de Sainte-Marie Madeleine et fini sa course là où elle est morte.

- Elle est morte à Saint Maximin, pas là-haut.

- Toi tu le sais, mais lui ? C'est un psychopathe, pas un vrai moine. Ses

connaissances religieuses sont peut-être limitées aux légendes locales.

- Bon, tu prends Baptisti. Vous vous rendez à l'hostellerie et grimpez à la grotte. Je vais voir avec le préfet si on peut avoir des renforts de l'armée.

- On ne sait même pas s'il est bien là-haut.

- Tu doutes encore de mes intuitions?

- Je fonce.

Montagni expliqua au chef Jonquier de la brigade de gendarmerie de Trets les dernières évolutions de l'affaire.

- Y a-t-il un moyen de monter là-haut en voiture ?

- Je suis nouveau dans la région. Maréchal des logis, vous pouvez répondre ?

- Il y a un radar de l'armée de l'air au sommet de la montagne. Alors oui, il y a une route, mais elle est interdite au public. Le site est secret défense.

- Ça tombe bien, je suis secret défense, répondit Montagni. Les gendarmes, vous pouvez y monter ?

- Nous oui, mais ils ne vous laisseront jamais passer.

- C'est ce que nous allons voir.

César téléphona au siège de la DST à Paris.

- Dubois, c'est César.

- César, ça fait une paye, tu m'appelles d'où ?

- D'une gendarmerie à Trets.

- Tu es sur l'affaire des Maries ?

- Putain Joseph, tu es chiant. Comment connais-tu cette affaire ?

- Rien de ce qui se passe en France ne nous échappe. Ton affaire est atypique. Le ministre de l'Intérieur a été alerté d'une possibilité de trouble à l'ordre public si elle sortait dans la presse. Mais si tu m'appelles, c'est que tu as besoin de mes services.

- J'ai localisé le tueur. L'endroit n'est accessible qu'à pied. L'armée de l'air possède une zone sécurisée non loin, j'ai besoin d'y accéder.

- Pas de problème, j'appelle le cabinet du ministre. Les aviateurs vont se mettre en relation avec toi à la gendarmerie. Ne bouge pas, ça va être rapide.

Dix minutes après, un télex tomba sur le télécopieur de la gendarmerie. Ils avaient l'autorisation de pénétrer dans la zone militaire sensible.

- Vous avez le bras long commissaire, dit le chef.

- Pas que le bras, demandez à ma femme.

Il téléphona au préfet, lui expliqua les raisons pour lesquelles il pensait que Juda et Marie se trouvaient à la grotte de Sainte-Marie Madeleine et demanda le renfort du GIGN.

- Ils sont à Orange, commissaire, dit le préfet. Ils ne seront sur vous que dans trois heures. Je vous fais confiance pour mettre en place un dispositif pour ne pas qu'il s'échappe.

Aussitôt après, il téléphona à l'hôpital Édouard Toulouse.

- Docteur Levy ? Vous m'aviez demandé de vous prévenir si nous trouvions Juda. Et bien je vous prends au mot. Venez à la gendarmerie de Trets, on vous conduira sur zone.

Il donna ses consignes aux gendarmes puis parti avec le maréchal des logis en direction du radar de l'armée de l'air. Ils prirent une jeep équipée d'un poste radio.

Padovani et Baptisti se garèrent à l'hostellerie de la Sainte Baume. De là, ils empruntèrent le GR 98 pour monter au sanctuaire. La neige avait commencé à recouvrir le sentier. Protégés par la forêt, ils ne se rendaient pas compte qu'un véritable blizzard s'abattait sur le massif montagneux.

En revanche ils remarquaient que la visibilité avait grandement baissé. Il était dix heures du matin et n'y voyaient pas plus qu'au crépuscule.

La montée était rude pour quiconque n'était pas habitué à faire de la randonnée. La pente était tellement raide que le sentier serpentait, entrecoupé de marches taillées dans la roche et matérialisées par des rondins de bois.

Ils arrivèrent à la grotte. Baptisti était trempé de sueur. La couche de neige faisait plusieurs centimètres d'épaisseur et le vent était tempétueux. Ils se réfugièrent dans le sanctuaire. Deux gendarmes de Saint-Zacharie les rejoignirent.

La grotte était profonde d'une dizaine de mètres. La lumière pénétrait à travers des vitraux. Autant dire qu'en ce moment elle n'éclairait pas grand-chose. Au fond trônait un autel entouré sur trois faces d'escaliers en marbre blanc. À l'arrière, le tabernacle supportait un calvaire représentant Jésus sur la croix et la statue de Sainte-Marie Madeleine. Tout autour étaient disposés des bancs pour accueillir les pénitents. Une statue de Marie à l'enfant et une de Saint-Michel terrassant le dragon, complétaient le décor.

Ils découvrirent les corps des gendarmes dans le coin droit.

- L'enfoiré a encore tué, dit Baptisti.

- Qu'est-ce que tu croyais, qu'il allait leur demander gentiment de le laisser passer. Il faut qu'on le trouve et surtout qu'on trouve Marie.

- J'ai remarqué une chapelle au sommet de la montagne. Peut-être sont-ils là-haut.

- Il ne faut pas prendre de risque. Pour l'instant on pense qu'il n'a pas encore tué la gamine, mais c'est un psychopathe. S'il sent que sa mission est un échec, il peut la buter et se suicider. Regarde ce que j'ai trouvé.

Padovani ramassa un poste radio portatif. Il l'alluma et essaya de contacter la gendarmerie.

- Je ne pense pas que ça passe, dit Baptisti.

Padovani repéra un fil de cuivre servant à accrocher les prières des visiteurs. Il l'arracha, le roula et le mit dans sa poche.

Ils montèrent à la chapelle de Saint Pilon. Le vent leur giflait le visage. Padovani attacha le fil de cuivre à la croix, le déroula et noua l'autre bout à l'antenne de son poste radio. Il le tendit au maximum et essaya à nouveau d'appeler.

Montagni était congelé dans la jeep Willis qui n'avait pas de porte. Ils traversèrent le Plan d'Aups et montèrent une route étroite en direction du radar de l'armée de l'air. En temps normal, ils apercevraient la boule renfermant la parabole. La neige obscurcissait totalement

le ciel et ils ne voyaient pas plus loin que la portée de leurs phares.

Ils arrivèrent sur la crête du massif de la Sainte Baume quand la radio cracha la voie de Padovani. César prit le combiné et répondit.

- Joseph, c'est César, tu es où ?

- On a trouvé les gendarmes morts dans la grotte. On est monté sur le sommet dans une chapelle. Ils ne sont pas là.

- Il y a un monastère à droite de la grotte, dit le gendarme.

- Redescends à la grotte et trouve le monastère. Ils sont peut-être dedans.

- Ok, j'y vais et je te tiens au courant.

Ils redescendirent et ne virent l'entrée du monastère qu'en arrivant dessus. Baptisti grelottait. Padovani essaya d'ouvrir la porte et n'y arriva pas.

- Sauveur, va te mettre à l'abri dans la grotte. Allume un feu ou tu vas geler sur place. Ramasse du bois et sers-toi des cierges. Ensuite, tu as vu comment j'ai fait avec la radio. Tu te démerdes comme tu veux, mais tu me joins Montagni. Je vais essayer de trouver une entrée dans ce bâtiment.

Baptisti s'exécuta. Padovani essaya de passer par la droite et de grimper à la paroi de la montagne. Dans la résistance, il avait souvent escaladé des bunkers accrochés aux

falaises et était aguerri à cet exercice. Mais là, c'était impossible. Il revint sur le parvis et passa à gauche. Un petit déambulatoire avec trois arches prolongeait la façade du monastère. Dans l'angle fait avec la paroi de la grotte, il y avait une croix en fer. Baptisti tenta de monter sur elle.

Dans un mouvement d'hésitation, il se signa. Il n'était pas croyant, mais cela ne pouvait pas faire de mal. Sur la croix, il réussit à accrocher une des arches. Il tira sur ses bras et arriva à atteindre le déambulatoire. La porte donnant dans le bâtiment était également close. Il se remit donc à l'extérieur et sauta pour accrocher le toit du déambulatoire prenant le risque de se briser le cou.

Le froid engourdisait ses doigts et endolorissait les muscles de ses bras. Il faillit lâcher prise quand il revit dans sa tête, les visages des enfants que Juda avait tués. La haine lui permit de puiser dans ses réserves et de grimper sur le toit.

Montagni arriva à la barrière du terrain militaire. Un aviateur attendait devant la grille fermée.

- Vous êtes le commissaire Montagni ?

- Oui, voilà mes papiers et l'autorisation de votre commandement.

Le planton vérifia les documents et ouvrit la grille.

- Y a-t-il un sentier pour atteindre la grotte ? demanda Montagni.

- Oui, j'ai pour ordre de monter avec vous et de vous guider.

- Alors en avant.

Le soldat releva le siège passager et grimpa dans la jeep sur la banquette arrière.

Baptisti réussit à joindre Montagni. Il lui expliqua ce que Padovani était en train de faire.

- Va lui dire de ne rien tenter, le GIGN sera là dans une heure.

Padovani marcha sur le toit et chercha un accès. Généralement il y avait toujours

une trappe sur les toits-terrasses. Que ce soit pour profiter de celle-ci ou simplement pour refaire l'isolation. Mais il n'en trouva pas. Le seul passage possible était la cheminée. Il jeta un coup d'œil et s'aperçut que de la fumée en sortait.

- Cet enfoiré est au chaud pendant qu'on se les gèle.

Montagni se retrouva au bout de la route de la crête.

- On continue à pied, dit le soldat.

Ils marchèrent dans la neige. César n'avait que des chaussures de ville et manqua plusieurs fois de tomber. Le gendarme finit par le tenir. Il se dit encore

une fois qu'il n'avait plus l'âge de jouer au cowboy. Au bout d'un kilomètre, ils arrivèrent à la chapelle de Saint Pilon et descendirent vers le sanctuaire.

Baptisti accueillit son commissaire.

- Où est Joseph ?

- Sur le toit du monastère.

Ils allèrent à sa rencontre.

- Tu as trouvé quelque chose? demanda César.

- Le seul accès possible est par la cheminée et apparemment, ils ont allumé un feu.

- On attend le GIGN, dit Montagni. Sauveur, essaye d'appeler la gendarmerie de Trets.

Baptisti essaya plusieurs fois et n'y arriva pas. L'aviateur sortit un poste beaucoup plus moderne que celui des gendarmes.

- Avec ça, je peux joindre le radar.

- Demandez-leur d'appeler Trets. Je veux savoir où en est le GIGN.

Le soldat s'exécuta. Il attendit la réponse.

- Commissaire, il y a une tempête de neige dans le Vaucluse. L'autoroute A7 est bloquée. Le GIGN ne viendra pas. Le préfet a dit que vous aviez carte blanche. Il vous

rappelle que la vie de la fille passe avant tout.

- Laisse-moi y aller, dit Padovani.

- Tu ne sais même pas si tu vas pouvoir passer dans cette cheminée.

- Je suis corse, Tino Rossi était corse. Tu n'as jamais cru au père Noël ?

Montagni alla chercher les deux gendarmes de Saint-Zacharie.

- Nous allons entrer, vous resterez là. Si on ne s'en sort pas, vous attendez que ce connard sorte et vous me le butez, mais la fille doit survivre. Compris ?

- Oui monsieur le commissaire.

À l'intérieur du monastère, Juda et Marie mangeaient dans la cuisine. Il y avait un réfectoire avec une cheminée, mais Juda préférait ne pas l'allumer pour ne pas signaler leur présence par de la fumée. Il avait brûlé du bois dans la cuisinière. Cela suffisait à leur fournir de la chaleur. La cuisinière avait un tuyau pour évacuer la fumée qui était rattachée au conduit principal.

Padovani passa les pieds d'abord. Il écarta les jambes pour se maintenir aux parois. Il tendit les bras puis descendit en appuyant avec les pieds et les mains. En trente secondes, il se retrouva au sol. Il avait débouché dans le réfectoire. Il faisait quasiment noir dans cette pièce

habituellement éclairée par des bougeoirs immenses. Il resta accroupi et essaya d'entendre une voix. Au bout de quelques secondes, il perçut celle plus aiguë, de Marie. Il ferma les yeux et remercia le ciel.

Il dégaina son pistolet de service et essaya de s'orienter. Il se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit. Montagni et Baptisti sortirent eux aussi leurs armes et entrèrent dans le monastère. Padovani fit signe à César que dans cette direction il entendait deux personnes. Il montra qu'il restait en protection pour que Montagni reconnaisse les autres pièces.

César fit le tour des cellules. Il trouva les moines et leur fit signe de se taire. Quand il pénétra dans la deuxième chambre, il remarqua les habits de Marie. Il retourna

dans le réfectoire, s'approcha de Padovani et lui fit signe de le suivre.

- Baptisti va attendre Marie dans sa cellule, toi et moi allons tendre un piège à Juda.

Sauveur se cala derrière la porte de la chambre de Marie, tandis que César et Joseph se cachèrent derrière le prie Dieu du réfectoire.

Au bout d'une demi-heure, Marie se leva et se retira dans sa chambre. Baptisti la laissa entrer puis la saisit et lui mit la main sur la bouche. Il lui susurra à l'oreille.

- Je suis de la police. On est venu te libérer. Je ne veux pas que tu cries, tu me comprends ?

Marie fit oui de la tête. Baptisti la lâcha.

- Vous n'allez pas tuer Juda ?

- Cela dépend de lui. S'il se rend, on le prendra vivant. Je veux que tu t'asseyes dans le coin.

Marie s'assit par terre. Baptisti prit le matelas et le mit devant elle.

- Quoi qu'il se passe, tu ne bouges pas de là.

Juda nettoya la vaisselle et sortit de la cuisine. Montagni se leva et pointa son arme sur lui.

- Je suis de la police. Tu vas lever tes mains en l'air et les passer derrière la tête.

Juda fit ce que le commissaire lui dit. Il pria à haute voix. Il demandait à Dieu de lui pardonner son échec.

- Mets-toi à genoux.

Encore une fois, Juda s'exécuta docilement. Il ne doutait pas que le Saint-Esprit avait trouvé Marie et qu'elle était enceinte de Jésus.

Padovani se plaça devant lui et sortit ses menottes. Ce qu'il ne savait pas c'est qu'il était noir de suie des pieds à la tête. Seuls ses yeux rougis par la fumée de la cheminée tranchaient avec le reste.

- Vade retro Satanas, hurla Juda en sortant son Kabar et il se jeta sur Padovani. Montagni fit feu.

La balle lui traversa les vertèbres cervicales, le géant mourut sur le coup.

Dans la chambre, Marie sursauta au bruit du coup de feu et ressentit dans sa chair le décès de Juda. Baptisti entrouvrit la porte, se colla à elle et passa son bras tendant le pistolet.

- Tu ne bouges pas, dit-il à Marie.

Il se glissa en dehors et avança prudemment jusqu'au réfectoire. Il jeta un œil et vit Montagni qui poussait du pied le moine assassin.

- Commissaire, tout va bien ?

- Oui, Sauveur, c'est fini. Il est mort.

Baptisti retourna dans la chambre, souleva le matelas et vit Marie qui priait.

- C'est fini, tu ne risques plus rien.

- Je n'ai jamais été en danger. Juda était persuadé d'accomplir la volonté de Dieu. Il est mort ?

- Oui, ce n'était pas un homme bien. Crois-moi, tu ne dois pas le pleurer.

- Je ne pleure pas, Jésus lui a pardonné. Je suis en paix.

Montagni récupéra une aube et recouvrit le corps de Juda pour ne pas que Marie le voie. Il alla libérer les moines dominicains puis sortit du monastère. Les gendarmes étaient nerveux. Au moment du coup de feu, ils s'étaient mis en garde de part et d'autre de la porte, pistolet à la main.

- C'est le commissaire, dit César, tout est fini. Faites venir l'aviateur.

Le soldat qui s'était mis à l'abri dans le sanctuaire arriva.

- Appelez vos chefs. Qu'ils téléphonent à la gendarmerie de Trets. Marie est saine et sauve et l'assassin a été abattu. Nous allons redescendre. Qu'ils envoient un hélicoptère

sur la crête au niveau de la chapelle Saint Pilon avec l'identité Judiciaire.

Quand il retourna à l'intérieur, il vit pour la première fois Marie. Elle portait une aube blanche. Il comprit pourquoi ce fou l'avait prise pour la Sainte Vierge. Elle était d'une beauté irréelle et il émanait d'elle une aura quasi surnaturelle. Même les moines se signèrent en l'apercevant.

- Bonjour monsieur, je vous remercie d'être venu me chercher. Avez-vous prévenu mes parents ? dit-elle à César.

- Oui, ils vont t'attendre à la gendarmerie de Trets.

- Votre ami est tout noir, il devrait se changer, dit-elle en regardant Padovani.

Joseph se rendit dans une chambre, retira ses vêtements et enfila une aube. Marie fit chauffer une casserole d'eau pour qu'il puisse se laver.

À Trets, le chef Jonquier reçut l'appel du radar de l'armée de l'air. Immédiatement, il prévint les parents de Marie et rendit compte au préfet.

Au bout d'une heure, un hélicoptère Puma de l'armée partit de la base d'Aix les Milles. À son bord, le docteur Lopez et deux techniciens volaient en direction de la Sainte Baume. Il se posa au sommet. Les policiers

sortirent, accueillis par Baptisti. Les militaires prirent trois civières pour charger le corps de Juda et des deux gendarmes.

Lopez rejoignit Montagni.

- Comment tu vas César ?

- Occupe-toi des corps.

- Non d'abord, je veux savoir comment toi tu vas.

- Comment je vais ? J'ai encore dû abattre un homme. J'en ai marre Joseph, tu comprends, j'en ai marre.

- Tu as sauvé la petite Marie, penses à ça.

- Et tous les autres gamins que je n'ai pas sauvés ?

- Tu n'es pas Dieu, César. Arrête de vouloir sauver le monde. Sauve un homme, une femme, un enfant, à la fois, c'est déjà énorme. Il faudra que tu parles à quelqu'un.

- Un psy ?

- Pourquoi pas. Le docteur Levy est à Trets, c'est un bon toubib, va le voir. Ne rentre pas chez toi comme ça.

- Je le ferais.

Tout le monde grimpa dans l'hélicoptère sauf les deux Dominicains qui refusèrent de quitter leur monastère. Le puma se posa sur le stade de Trets. Les parents de Marie se ruèrent sur leur fille et l'enlacèrent.

- Merci, merci, dit madame Soubeyrand à Montagni.

Marie lâcha sa mère et prit César dans ses bras.

- J'ai demandé à la vierge Marie de vous libérer de vos angoisses.

Elle l'embrassa et miraculeusement, César se sentit apaisé.

- Ne laisse personne te dicter ce que tu veux faire de ta vie, lui dit-il.

Padovani s'approcha de son ami.

- Tu crois que je vais pouvoir faire passer mon costume dans les frais ?

- On demandera au nouveau directeur.
C'est vrai que tu ressemblais à un fantôme.

- U fantomu corsu.

Ils éclatèrent de rire.

César rentra chez lui. Léontine le trouva transformé, apaisé. Elle le serra fort dans ses bras.

- C'est fini ?

- Oui, c'est fini.

Il lui expliqua la discussion qu'il avait eue avec Gaston Deferre et Louis Allain son directeur.

- Qu'est-ce que tu en penses ?

- Je voulais te demander de démissionner de ton poste de commissaire, mais je ne savais pas ce qu'ils te proposeraient à la place. Je suis folle de joie, mais j'y croirais quand tu seras nommé.

Ce dimanche, César et Léontine montèrent à Notre-Dame de la Garde. Ils prièrent pour les enfants morts, pour Marie de Trets, pour leurs enfants et petits-enfants et plus généralement pour tous les enfants de la terre.

Au pied de la croix, Marie pleurait.

Jésus appela Jean, et lui dit :

- Jean voici ta mère.

